

Jules VALLÈS

LES BLOUSES

ROMAN



"Petites Curiosités Littéraires"

PARIS
EDOUARD-JOSEPH

31, rue Vivienne

1919

13820



LES B

LES BLOUSES

Il a été tiré de ce deuxième volume de la
collection des « Petites Curiosités Littéraires » :

50 exemplaires sur Japon ;
100 — sur Hollande Van Gelder ;
100 — sur papier rouge ;
et 750 — sur vergé à la forme.

Tous numérotés
(chaque papier à partir du n° 1).

EXEMPLAIRE
sur papier rouge

N° 23

F 1 C 9

Jules VALLÈS



LES BLOUSES

LA FAMINE A BUZAŅAIS
(1847)

Illustrations de Mario SIMON



"Petites Curiosités Littéraires"

PARIS
ÉDOUARD-JOSEPH
31, Rue Vivienne
1919





I

MONSIEUR André, notre petite Jeanne a faim, et nous n'avons pas de pain à lui donner.

C'était dit d'une voix tremblante par un homme en costume de paysan, à la face triste, encadrée de longues mèches grises que remuait le vent. Il était tête nue, et ses mains tremblaient en tenant son grand chapeau couleur de terre. Il y avait de l'honnêteté et de la douleur plein ses yeux gris, vifs encore sous son front jauni, mais tout brouillés de larmes. Elles tombaient en grosses gouttes sur le parchemin de sa joue, hâlée par cinquante ans de grand air et de travail.

— Vingt-quatre sous les quatre livres, monsieur André!

Il s'arrêta un moment, joignant les mains, et regardant le sol d'un regard dur comme s'il accusait un ingrat.

— Comment veut-on que les pauvres gens vivent?... Nous avons donné notre dernier liard au boulanger... Aujourd'hui rien, plus rien... et la petite a faim!

Il faisait mal à voir dans le silence de cette rue, sous le ciel gris — écrasé par la peine et presque mort d'inanition. Il ne disait pas qu'il n'avait pas mangé la veille pour laisser sa part à l'enfant, mais c'était la vérité.

Celui devant qui il parlait avec des airs de pénitent, celui qu'il avait choisi pour lui confesser son crime de misère, était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui ne sut répondre à ce désespéré que par des gestes troublés, une pitié gauche, et une voix émue.

— Il ne faut pas pleurer dit-il.

— Vous pleurez bien, vous ! répondit le paysan, d'un air reconnaissant et triste... Ah ! n'est-ce pas, reprit-il, c'est affreux de voir qu'en se donnant du mal, en se tuant au travail, on ne peut pas

seulement nourrir les petits enfants ? Une femme, à ce moment, déboucha du coin de la rue et vint se planter en face du paysan, droite et sombre.

Elle avait entendu les derniers mots !

— Du pain ! Ah ! si j'étais un homme, j'en trouverais bien, moi !... Les accapareurs auraient déjà craché leur blé !

Elle serrait les poings et était pâle.

Elle parut honteuse, tout d'un coup.

— Je vous demande pardon, monsieur André, mais je vois bien que mon mari vous a conté notre misère... Tout n'est pas perdu, nous ne sommes pas encore morts, j'ai vendu un souvenir de ma mère ; je lui avais promis de le garder toujours. Mais le pain ne coûtait pas vingt-quatre sous les quatre livres, quand j'ai fait ma promesse. J'ai l'argent d'une miche dans la poche de mon tablier. Il y en a pour aujourd'hui ; nous verrons demain.

— Demain ? dit le vieillard. Comment ferons-nous demain ?...

— Demain ! ce sera à toi de trouver... Le jeune homme intervint.

— Je parlerai de vous à M. Bonnel.

— Encore la charité! murmura douloureusement la paysanne. Je sais bien qu'il y a de bonnes gens sur la terre, et que vous et M. Bonnel en êtes... Mais s'il fallait aider tout le monde, la fortune d'un millionnaire n'y suffirait pas. Ça ne peut durer qu'un moment : et puis... et puis, voyez-vous, c'est si pénible de tendre la main! Grand merci tout de même, monsieur André. Je vous quitte. Je cours chez le boulanger; c'est l'heure où la petite demande une mouillette pour tremper dans son lait. Tu vas venir prendre ta tranche de la miehe, Jean? Tu dois avoir faim, mon homme!

— Non, dit Jean.

Elle ne répondit pas, mais le regarda avec une tendresse qu'on n'aurait pas attendue de cette irritée : son regard voulait dire qu'elle comprenait le mensonge héroïque, et qu'elle en avait le cœur remué sous son corsage de drap pauvre, couleur d'herbe roussie!

— Viens tout de même, dès que vous aurez causé, pour nous mettre à table

tous les trois! ajouta-t-elle avec un sourire douloureux.

Le vieillard et le jeune homme restèrent seuls en face l'un de l'autre, muets un long moment.

Le jeune homme rompit le premier le silence.

— Pourquoi n'avez-vous pas pensé tout de suite à M. Bonnel?

— C'est que, fit le paysan en balbutiant, c'est que nous sommes fâchés, M. Bonnel et moi!

— Depuis quand?...

— Depuis... Mais, quoique vous soyez quasi le fils de M. Bonnel, je ne puis vous en conter davantage. Vous lui demanderez, à lui, pourquoi. Il vous le dira peut-être... C'est pas pour des malhonnêtetés, bien sûr... Mais je lui ai refusé quelque chose, et je n'ai plus osé aller lui demander rien... même pour Jeanne. Elle était bien pâlotte pourtant... Je me figure ça, parce qu'en voyant venir la cherté, nous avons rogné sa petite portion, dans ces derniers jours... Et même je n'y puis plus tenir : j'ai hâte de la

revoir. Il me tarde de l'embrasser... D'ailleurs, j'ai plus faim que je ne disais à la bourgeoise, voyez-vous !

A peine lui restait-il le souffle ; il flageolait sur ses jambes ; mais il trouva, comme sa femme tout à l'heure, le courage d'un sourire, pour excuser son aveu et expliquer son départ.

— J'irai vous voir, dit le jeune homme, avec M. Bonnel peut-être.

— Oh ! je ne crois pas qu'il viendra.

— En attendant, nous partagerons le fond de ma bourse. Je ne suis pas riche non plus, mais il y a encore du pain chez M. Bonnel.

— Non, monsieur André, non ! J'étais venu pour vous emprunter ce qu'il fallait pour l'enfant, c'est vrai ; mais puisque Marianne a trouvé, laissez-moi encore une journée sans me faire l'aumône... sans demander l'aumône !...

Il redressa le plus qu'il put sa taille courbée ; mais le pli de misère était pris, et le besoin lui cassait les muscles. La fatigue l'arrêta dans son mouvement de fierté, et l'angoisse passa sur

son visage comme la nuée qui, au même moment, là-haut, salissait le soleil.

— Demain, demain, ce sera mon tour ! murmura-t-il, se parlant à lui-même.

Il frémit et sembla du regard fouiller l'horizon, comme pour lire dans le ciel le moyen de gagner de quoi ne pas mourir tant que la farine serait si chère : il se demandait, dans sa superstition de paysan, si Dieu ne regardait pas son malheur par le trou clair d'une étoile ! Elles commençaient à percer le ciel. Il ne vit rien qu'une bande rouge comme une raie de sang ; signe de mauvais temps pour le lendemain.

— Ah ! je vois bien, monsieur André, que je devrai revenir à votre charité, fit-il, les yeux fermés de douleur, semblable à ces aveugles qui tendent leur face et haussent leur chapeau du côté des fenêtres d'où doit tomber un sou.

Et il s'éloigna. Il s'éloigna après avoir dit, une fois encore :

— Merci, monsieur André.

Il allait, la tête basse, les épaules

voûtées, comme s'il portait sur son dos le poids d'une mauvaise action, comme si c'était sa faute si le pain coûtait vingt-quatre sous les quatre livres.

Le jeune homme, lui, monta vers le faubourg, et arrivé devant une maison modeste où était écrit sur une plaque de cuivre : DOCTEUR BONNEL, il pénétra sans sonner, alla droit, et frappa, pour la forme, à une porte qui s'ouvrait toujours pour lui. Cette fois, elle était fermée au verrou.

On entendait remuer des papiers, pousser des tiroirs.

— Qui est là ?

— C'est moi : André.

— Dans un moment.

On n'ouvrit qu'au bout d'une minute ou deux.

— Tu peux entrer maintenant. Je rangeais des choses qui ne m'appartiennent point.

— Mais dis-moi, reprit le docteur brusquement, tout à l'heure, à travers la fenêtre, je t'ai vu causer avec le père Fombertot.

— Oui.

— De quoi parliez-vous ?

— Du prix du pain ; et de la petite Jeanne qui n'avait pas de quoi manger.

— Vraiment ? fit avec un accent de tristesse le médecin.

André répéta sa conversation avec Fombertot, et comment il avait appris que le paysan et lui, Bonnel, étaient fâchés.

— Il t'a dit pourquoi ?

— Non, pas un mot.

Le docteur hocha la tête.

— Ce sont de braves gens, mais la peur les retient, dit-il, à soi-même.

Il se promenait de long en large, muet ; cela dura longtemps. Puis, à un moment donné, relevant le front, l'air grave :

— André, dit-il, en se plaçant devant l'autre, et lui prenant les mains, André, je pense que j'ai fait de toi un homme de cœur. Tu es presque mon fils. J'ai remplacé ton père quand, poursuivi comme républicain, il a dû passer la frontière pour aller mourir en exil, au

fond d'une ville noire d'Angleterre. Je lui devais cela. C'est pour les idées que je défends qu'il conspirait et qu'il fut proscrit... Ta mère savait que j'avais soin de toi. Elle est restée à l'étranger, près de la tombe de son mari, parce qu'elle avait une situation qui lui donnait du pain. Il ne faut pas lui en vouloir; ce que t'a dit Fombertot te montre combien le pain est quelquefois dur à trouver!... Bref, c'est moi qui pourrais être déclaré responsable de tes actes dans l'avenir. Je t'ai élevé, élevé sans lisières, je t'ai laissé maître d'être un fort en thème ou un cancre; maître de te confesser ou de te moquer de l'aumônier; je n'ai pas voulu peser sur toi, ni du poids de ma quasi-paternité, ni du poids même de mes principes, ne voulant devoir mon influence qu'à la confiance que t'inspiraient ma conduite et mon exemple... Mais le moment approchait où j'allais te demander de choisir ta voie, pour souffrir de ton choix ou pour t'en remercier, suivant que tu aurais pris tel ou tel chemin... Une cir-

constance inattendue et solennelle me décide, m'oblige à précipiter l'explication. Assieds-toi et écoute-moi.

Il alla regarder sur l'escalier, jeta encore un coup d'œil au dehors, puis revint vers André.

— Fombertot n'a pas voulu te dire pourquoi nous étions brouillés. Tu vas l'apprendre...

Son attitude devint sévère et réfléchie :

— Je suis républicain, tu le sais; mais j'ignore si tu as deviné qu'avec nos opinions on ne se contente pas de prêcher l'action; on veut aussi, par elle, faire triompher ses idées, par l'action muette et cachée tant qu'on ne peut combattre au grand jour. Tu m'as entendu raconter l'histoire de Babœuf, de la Charbonnerie, des Sociétés secrètes... Eh! bien, moi, j'appartiens à une de ces sociétés qui attendent dans l'ombre, depuis des années, le moment de prendre les armes en plein soleil. Voyant venir la famine, j'ai dernièrement appelé Fombertot, qui est aimé dans le pays, qu'on écou-

terait s'il disait quelque chose, et je lui ai demandé s'il voulait être de la conspiration contre la faim; je lui ai dit : « Tu n'as qu'une faux, je te donnerai un fusil; et le jour où ceux qui, comme toi, font pousser le pain n'en auront pas à mordre, tu viendras à nos côtés crier que c'est injuste. Peut-être alors les soldats ne tireront pas, ou bien les officiers auront peur, devant notre bataillon en redingotes et en blouses, et nous commencerons la révolution... » Mais Fombertot a sa maisonnée : sa femme qui le mène, sa petite fille Jeanne qu'il adore, et il m'a parlé du bon Dieu, qui ne laisse pas mourir de faim le pauvre monde!... Je lui ai répondu que quand la famine viendrait il n'aurait qu'à aller manger des hosties, et je l'ai renvoyé aux chasubles et aux sacristies. Voilà comment nous nous sommes fâchés, moi et ce résigné dont je voulais faire un combattant. Aujourd'hui la famine est là... et il pleure!

Il s'arrêta un instant, mêlant les gestes de colère et de douleur.

— Mais, reprit-il, ce que lui, vieux avant l'âge, cassé par le travail, dominé par l'amour de cette femme et de cette enfant — si douce à aimer, mon Dieu, je le sens bien! — ce que lui, qui a une famille, n'a pas osé, d'autres l'oseront peut-être. Il y a des jeunes gens, dans le pays, qui ont de la misère et qui paraissent avoir du nerf: Michot, Velluet le garde, Bienvenu... Tu as grandi avec eux dans les champs, dans les rues, tu es leur camarade, ils te tutoient, vous avez joué au soldat pour de rire, voudraient-ils, avec toi, jouer à l'insurgé pour de bon?... Je semble faire bon marché de ta vie et de la leur. Mon cher enfant, je ne dirais pas cela, si je ne sentais pas que la mort est dans l'air; quelque chose me dit que le sang est sur le point de couler... Les affamés vont courir les chemins par bandes. Les femmes crieront: « Du pain! Du pain! » Quand les femmes s'en mêlent, quand les mères traînent leurs petits par la main devant les mairies ou les hospices, les casernes s'ouvrent et vo-

missent des bataillons... Les pantalons rouges s'avancent, et comme on leur jette à la tête des prières d'abord, puis des pierres ensuite, à un moment, le capitaine commande le feu et les cadavres s'empilent sur le pavé... C'est la débandade et l'épouvante! On tombe, on meurt, on demande grâce... Ou bien quelques-uns éventrent les tonneaux des cabarets dans lesquels ils se sont entassés en fuyant, et ils se saoulent. Ils finissent par aller cuver leur vin dans le sang des leurs, au coin des bornes — tandis que si, tout d'un coup, un troupeau de révoltés s'ébranlait avec des chefs et un drapeau, ce serait la bataille avec les chances de victoire ou de défaite... mais la défaite même fait faire un pas au droit au travail et au pain. Dans la balance de l'histoire, ceux qui meurent gorgés de plomb pèsent plus que ceux qui meurent simplement les boyaux creux!

Bonnell s'interrompit d'un air mécontent de lui et reprit d'une voix plus calme :

— Je te dis là de grands mots!... je fais des phrases... C'est qu'il me semble que j'y suis; qu'ils sont rassemblés là-devant; que je parle à toute une armée de déguenillés; et, malgré moi, je me laisse aller... Mon émotion te montre combien je crois que nous sommes près du tumulte... Elle m'a fait oublier de te demander si tu me pardonnerais d'avoir compté sur toi — sur toi, tout jeune, et qui pourrais être tué dans cette aventure, à mes côtés... La mort serait capable de faire cette bêtise, de m'infliger cette douleur!... Réponds. Tu es libre encore. Une fois engagé avec nous, tu ne le seras plus, tu iras dans le complot et la lutte jusqu'à ce que tes cheveux soient blancs. Décide donc de suite... Les révolutionnaires ne sont pas, malheureusement, maîtres de choisir leur heure : elle sonne au gré du hasard. Et voilà pourquoi aujourd'hui, je dois, dans une conversation brève, te poser une question d'où dépend tout ton avenir.

Il se tut et attendit.

André ne répondit pas : il ne pouvait — l'émotion l'étouffait — les larmes mêmes étaient venues ; mais point amères et lourdes comme celles du paysan affamé.

Celles qui roulaient, fraîches, dans ses yeux noirs jaillissaient heureusement de son cœur, tout d'un coup agrandi par cette marque de confiance donnée à sa jeunesse, par cette offre de péril républicain faite à son courage.

Il eût suffi que celui qui l'avait élevé avec tellement de bonté lui eût demandé de se dévouer, pour que, d'emblée, il lui apportât ce dévouement ; tant il aimait son père adoptif, en l'absence de celui qu'avait tué l'exil. Mais il y avait plus : les paroles qui venaient d'être dites avaient rejoint des pensées déjà en éveil et vivantes dans sa cervelle d'enfant libre et depuis longtemps camarade des pauvres.

L'éducation qu'il avait reçue lui avait ouvert toutes les maisons, surtout celles des braves gens qui aimaient le docteur, « quoiqu'il fut toqué de sa Répu-

blique... mais il était si droit et si bon ! »

André avait aussi, tout jeune qu'il fût, entendu parler des accapareurs ; il savait que M. Brenas, le marchand de farine, était millionnaire, et avait un fils qui jetait l'or par les fenêtres, à Paris, tandis que ceux qui labouraient la terre et faisaient la moisson n'avaient que de l'eau à boire.

Puis il avait fouillé dans la bibliothèque, et avait lu des livres qui sentaient la poudre.

Le docteur avait bien deviné que cette âme était mûre pour le comprendre, et voilà pourquoi il était allé droit au but.

Ils s'embrassèrent, et leur étreinte valut un engagement de conscrit à vétéran.

— Donc, tu connais mon secret et tu en as la moitié à garder et à défendre... Quand tu es venu, j'avais verrouillé la porte, pour sortir du coin où ils étaient cachés, nos signes de reconnaissance, notre guidon et ces armes.

Il alla à un tiroir et en retira des pistolets.

— Ils sont chargés, prends garde. Ecoute : voici notre plan.

Il parla à voix basse.

— Comme je te l'ai dit, je compte que d'ici à demain la famine jettera les paysans dans les rues.

— Je puis les y pousser, dit André, avide d'agir.

— Non!

Cela tomba solennellement.

— Non, nous n'avons pas le droit de jeter des hommes au devant de la mort; de les précipiter à la lutte, sans qu'ils sachent; d'exciter les pauvres : nous n'avons que le droit d'écouter si la terre tremble... Alors seulement, quand les déshérités la piétinent et se lèvent, irrités et hurlants, à nous, les républicains, d'arriver pour grouper en faisceau leur indignation et leur douleur, pour leur apporter notre courage et nos armes! A nous de faire que, si l'on tire et l'on tue, leur sang ou le nôtre ne soient pas perdus! A nous de

donner à un massacre de village sa page durable dans l'histoire!... C'est ce que nous ferons si le tumulte commence. Mes précautions sont prises. Les *sections* du département sont averties. Je trouverai du côté des bois nos hommes tout prêts qui marcheront sur Buzançais, soulevant des villages en réute. Toi, André, tu vas aller, dès ce soir, près de ceux que je t'ai nommés. S'ils sont plus hardis que le vieux Fombertot, tu le verras vite. A toi d'ennoblir leur fureur et de les enrégimenter pour la Révolution! Ils n'auront qu'à nous suivre quand j'arriverai moi-même en tête des républicains, et que je ferai battre le rappel au nom des affamés. Tu commanderas la manœuvre des jeunes... Je crois avoir tout prévu.

Au moment où il allait dire le dernier mot de ses projets, une clameur monta jusqu'à la fenêtre. Un bruit formidable emplit la rue où déboucha tout à coup une cohue d'hommes et de femmes entassés, grouillant autour de

grosses charrettes que des chevaux traînaient péniblement, secouant leur crinière, frémissant de toute leur peau, sous les poings et les triques, au milieu des hurlements.

On criait :

— Ils sont à nous !

On eût dit une arrestation de coupables, une application de la loi de Lynch. Ces femmes et ces hommes semblaient tenir des criminels qu'ils conduisaient à la justice ou à la mort. Il y avait, en effet, sur les charrettes, des captifs lourds et mous comme des noyés, ayant une corde au cou comme des pendus et roulés dans des toiles plus blanches que des linceuls, quoique tachés de boue, à cause des coups de bâton : des sacs de blé.

C'était le blé, le prisonnier !

II

ANDRÉ voulut ouvrir la fenêtre et regarder. Le médecin lui fit signe de rester derrière le rideau.

La foule s'était arrêtée au milieu de la rue. Il y avait un cheval, fouetté par tous, qui refusait de marcher. Des femmes l'insultaient et le frappaient, en l'appelant coquin et gruge-avoine !

— Il te faudrait ton picotin ! Nous n'avons rien dans nos mangeoires, nous autres, dit une vieille qui ôta son sabot pour cogner la bête.

Le cheval restait le cou tendu, les yeux ronds et tristes, tout comme avait été Fombertot devant André, pris dans son brancard comme le paysan dans sa misère.

— Qu'est-il arrivé ? dit le docteur surpris.

— Voulez-vous que j'aille voir ?

— Oui, mais ne te jette pas là-dans; passe par le jardin, cours aux informations dans la ville. Moi, je serai tout à l'heure chez Philippe, à notre café des francs-maçons. Viens m'y porter des nouvelles! Ah! j'ai peur, j'ai peur! Ça sent le massacre et non l'insurrection.

André partit.

La masse, sous les fenêtres, continuait à vociférer.

Elle parlait aux sacs comme s'ils étaient des hommes. On se tournait vers eux, et déjà des mains les prenaient à la cravate.

La vieille criait toujours.

Elle avait une face de médaille, jaune comme du cuivre sous sa coiffe noire, les yeux gris, la lèvre plissée, droite sur des jambes maigres comme des fuseaux. Elle semblait commander.

— C'est que, moi, j'ai vu la grande Révolution! disait-elle.

Tous subissaient l'influence de son regard, froid comme un couteau, et de

sa voix, grinçante comme une charnière de guillotine.

C'est elle qui, découvrant sur la grande route les voitures chargées de grain, avait sauté à la tête de l'attelage, et de sa main décharnée et couverte d'écaillés avait étreint les naseaux en criant :

— A moi, ceux des Hervaux !

C'était le nom du faubourg, et le faubourg affamé avait répondu tout entier à son général en robe de laine et en coiffe de veuve.

Elle avait dit à son fils :

— Prends ta faux.

Le fils l'avait prise.

Les gendarmes étaient arrivés à ce moment-là.

Le maire les conduisait.

— Voici les pantalons bleus!

— Mets la lame à l'envers! avait crié la vieille.

Et le fils avait planté la lame au bout du bâton comme une baïonnette bossue!

Les pantalons bleus hésitaient. Le

mère lui-même ne parlait pas avec l'accent du commandement, invoquait la loi d'une voix faible.

Il connaissait tous ceux qui étaient là. Et il n'y avait pas une malhonnête créature, pas le dossier d'un jour de prison, dans tout ce tas de révoltés.

L'« ancienne », même, était aussi estimée que redoutée.

Elle avait eu un fils tué comme soldat, en Afrique; l'autre, qui s'était fait mineur, avait été fusillé dans une grève des houillères de la Loire; et de là venait sa haine de tout ce qui était gouvernement, de ceux qu'elle appelait les accapareurs et les assassins, accapareurs d'enfants et de blé. Mais elle avait été, pendant un demi-siècle, l'image du travail obstiné et héroïque. Elle avait gratté la terre de ses ongles pour y trouver sa vie. Et voilà qu'elle ne pouvait en arracher un morceau de pain !

On voulait le lui vendre vingt-quatre sous les quatre livres : elle commandait halte à la farine qui passait.



— Que voulez-vous ? demanda-t-elle au maire.

— Que vous laissiez les charretiers conduire leur blé à Issoudun.

— Tandis que nous crèverons de faim à Buzançais !...

Elle s'accouda au timon de la charrette et déclara :

— Le blé restera ici.

— Vous n'allez pas faire la loi à vous toute seule ?

Elle resta silencieuse un moment :

— Vous avez raison, dit-elle, après avoir plissé son front pour réfléchir. On va faire un tribunal... comme en Quatre-vingt-treize !

Et elle ajouta qu'il fallait autant de femmes que d'hommes dans ce tribunal, puisqu'il s'agissait de la soupe et de la marmite.

— Oui ! Oui ! crièrent les mères.

— Qui va-t-on nommer ?

On se précipitait sur l'idée avec la curiosité du nouveau qui est une faim aussi.

— Vous !

— Oui! Oui!

Elle fit un signe de tête qui voulait dire « J'accepte », qui voulait dire aussi « Ça va marcher! »

Quels autres encore ?

Elle-même jeta un nom :

— Les Fombertot; Marianne et son homme ?

— Oui, les Fombertot!

— Monneron ?

Le nom de Monneron fut proposé par dix voix ensemble.

— Vous ne direz pas que Monneron n'est pas un bon cœur et un homme juste ? cria-t-on au maire.

— Je ne dirai pas ça, ce serait mentir.

— Eh! bien, fit la vieille, nous allons chercher Monneron et les Fombertot. Avec moi, ça fera quatre. Vous ferez le cinquième, vous, avec votre écharpe tricolore. Vous serez président, comme mon père autrefois au district, et ce qui sera décidé par nous cinq sera fait.

Elle se tourna vers les faubouriens et les faubouriennes.

— Ça vous va-t-il ?

— Oui! répondit le faubourg.

— Il n'y a plus que vous à consentir, conclut-elle alors en s'adressant au magistrat que les gendarmes interrogeaient du regard, pâles et le poing crispé sur le sabre.

Il n'hésita qu'un moment. Les gens que venait de désigner la foule avaient, depuis des siècles, leurs racines dans la terre de Buzançais; c'étaient les branches des familles les plus anciennes et les plus connues parmi celles qui avaient eu, dans ce canton, leur berceau et leur tombe.

Monneron était même riche. Vitrier, menuisier, tant soit peu serrurier aussi, il avait eu à remettre un carreau, à réparer un meuble, à démonter une serrure, dans toutes les maisons de l'endroit; et l'on ne cachait pas l'argenterie, et l'on ne fermait pas les tiroirs, quand il entra.

Il avait trouvé un pot plein de vieilles pièces d'or, un jour, sous une planche de parquet. Il avait demandé qu'on lui laissât le pot, et aussi qu'on payât à

boire à tous ceux qui travaillaient dans le château avec lui ce jour-là : voilà tout.

Dans ce pot, il avait mis ses économies; et, un beau matin, il avait pu ouvrir un petit cabaret tranquille et propre que les bourgeois eux-mêmes fréquentaient.

Il tutoyait tous ceux de vingt ans. Il avait vu grandir toute une génération. Il n'en était pas plus fier pour cela, et c'étaient les pauvres qui étaient toujours ses meilleurs amis. Les malheureux qu'avait épuisés la maladie ou la fatigue et qui avaient besoin d'une goutte de force dans les veines, trouvaient toujours chez lui à crédit, souvent pour rien, une chopine de vin ou un dé d'eau-de-vie.

— Allons trouver Fombertot et Monneron! cria-t-on.

Mais, à ce moment, un gendarme qui avait disparu depuis un instant, s'avança et montra un ordre du juge de paix qui commandait qu'on dissipât la foule au besoin par la force.

Il avait pris cela sous son bonnet; et la petite brigade, en entendant cette lecture, s'apprêta à exécuter la volonté du magistrat, malgré le danger.

Le maire protesta d'abord, mais, tout d'un coup, devinant qu'il y avait là occasion de fuir la responsabilité et le péril :

— Je vais arracher le contre-ordre, dit-il.

Et, affectant l'énergie et la colère, il prit le chemin de la justice de paix.

Les gendarmes restèrent seuls, sans chef; le brigadier était absent; la fatalité avait voulu qu'il fût appelé au parquet, à Châteauroux, où il était depuis le matin.

Cependant les pantalons bleus firent mine de dégager les voitures pour qu'elles reprissent leur route.

Là-dessus, les arrêteurs du blé étaient entrés en fureur, et au lieu de laisser les charretiers aller leur chemin, ils avaient, par défi, fait retourner leurs chevaux qui se défendaient parce qu'ils étaient éreintés.

On cria de nouveau.

— Chez Fombertot! Chez Monneron!

Les gendarmes furent enfermés dans le cercle, point maltraités, mais annihilés, étouffés, roulés dans le tourbillon. Et l'on poussait les charrettes en hurlant! La faux luisait au-dessus du troupeau...

C'est à ce moment qu'André et le médecin avaient entendu la clameur, et qu'après avoir examiné avec angoisse ce fouillis, ils étaient partis par le derrière de la maison: l'un pour courir aux nouvelles et apprendre l'origine de l'émeute; l'autre, pour avertir et consulter les affiliés de la section républicaine, afin de décider si, à côté de cette faux, la Révolution devait sortir son glaive.

Les charrettes étaient arrivées dans la rue des Fombertot.

— Hé! Marianne! Marianne! cria-t-on en approchant de la maison.

Elle s'était mise à la fenêtre, comme tout le monde, en entendant le bruit.

A côté d'elle, achevant de grignoter un quignon de miche, doré de confiture,

la petite Jeanne, le bec barbouillé et l'œil curieux, demandait à sa grand-mère de la prendre dans ses bras pour « elle voir ». Un flot envahit la maison.

— Qu'y a-t-il? demanda Marianne tout effrayée.

On lui expliqua l'événement, et comment on les avait nommés, elle et son homme, juges contre les accapareurs, à côté du maire, en face des gendarmes.

— Il faut venir avec nous.

Pauvre femme! L'amour de sa petite fille et l'instinct de sa race lui révélèrent du coup que cette troupe d'affamés ressemblerait, avant la nuit à une bande de bœufs voyant des tabliers rouges... et qu'il y allait avoir des malheurs.

Mais ces gens qui la réclamaient étaient ceux et celles qui avaient pâti avec elle sous le soleil ou le froid cuisant; c'étaient ses sœurs de misère, depuis le baptême, qui étaient là, l'appelant à être de la jugerie contre les riches.

— Qui gardera Jeanne ? dit-elle, en montrant l'enfant accrochée à ses jupes.

Une voisine ? La grande Virginie, échevelée, ou bien la Rosalie ? Mais les voisines, la Rosalie ou la grande Virginie, étaient parties se cacher ou voulaient être de la fête.

Les poltronnes s'étaient éclipsées ; les courageuses se mêlaient à l'orage, et personne ne se trouvait là pour prendre la mignonne et veiller sur elle. Une bonne femme avança pourtant, une bonne femme à moitié aveugle et la figure couturée. Une autre plus jeune, boîteuse, s'offrit aussi.

Leurs infirmités leur avaient interdit de se marier et d'avoir des petits ; elles leur défendaient aussi de suivre le faubourg en marche. Elles proposaient de devenir, pour un moment, dans les maisons que vidait la peur ou l'action, les mères des enfants des autres. Mais les petits enfants ont peur de la laideur comme du bruit, et Jeanne ne voulut jamais passer des bras de Marianne

dans ceux de l'aveugle, ni se laisser asseoir sur les genoux inégaux de la boîteuse. Marianne espérait que la foule lui ferait grâce, et elle était heureuse, pour la première fois, des cris de terreur que poussait la petite.

La foule ne fait pas grâce.

— Prends-la avec toi ! cria-t-on.

— Mais vous voulez donc qu'elle soit écrasée !

— Les « délégués » marcheront à part, dit un de ceux qui étaient à côté du fils de la vieille, et qui savait comment on désigne ceux qui parlent pour les autres quand on va trouver les patrons ou les autorités.

— Oui ! A part. Et en tête.

— Où est ton homme ? demandait-on.

— Mon homme, il est au bout du jardin.

— Appelle-le !

Elle l'appela.

Il avait tout entendu, le malheureux, mais il avait préféré laisser Marianne, la forte tête du ménage, répondre d'abord, quitte à faire ensuite tout ce

qu'elle aurait décidé; et il s'était caché dans un petit appentis délabré, au fond du clos. On alla l'y chercher.

— Avec nous, et en route!

Et l'on répéta :

— Les délégués en tête.

III

LA vieille se détacha du tas. Elle avait l'air d'une religieuse de l'Inquisition, avec sa mine amaigrie, son front dur.

Droite comme un cierge, elle se plaça entre Marianne et Jean. Elle avait devancé la foule d'une distance que la foule respectait. Cette paysanne sexagénaire avait, comme tous les gens de la campagne, pris ses exemples de sévérité et de grandeur dans les spectacles de l'Eglise, et elle marchait comme dans les processions — elle avait l'air de porter le bon Dieu de la misère!

Derrière eux, régnait presque le silence. Les voitures allaient d'un train de corbillard. Un sac, maltraité par les premières colères, avait roulé du haut de la charrette. Des hommes, le rele-

vant, l'avaient posé sur des bâtons en croix, comme un blessé, et allaient du pas des porteurs de civière, pas mesuré et lent, sur lequel se réglait l'allure de tous.

L'enfant ne pleurait plus et ouvrait de grands yeux. Marianne, front bas, à côté de la vieille, semblait un bœuf mené à la corde.

On arriva chez Monneron.

Ils y trouvèrent le maire. Ce fut une grande émotion.

On voulut d'abord lui faire un mauvais parti.

Mais Monneron le défendit. Le maire était venu lui demander conseil.

— Quel conseil ?

— Conseil pour les charrettes de blé.

— Et qu'as-tu dit ?

— Ce que j'ai dit ? répondit-il d'une voix haute ; j'ai dit...

Il vit qu'il était placé trop bas pour dominer le rassemblement et être entendu de partout ; il prit un escabeau, monta dessus et, adossé contre le mur, le bras en avant, il se prépara à parler.

Il avait ôté son bonnet de laine, instinctivement ; il sentait qu'il n'était plus le camarade de personne, mais qu'il y avait une providence qui poussait tout le village à être comme cela, par les chemins, avec le blé prisonnier.

— J'ai dit qu'il n'était pas juste que les braves gens qui ne demandent qu'à travailler meurent de faim... J'ai dit qu'on faisait la famine exprès, qu'on prétendait qu'il n'y avait pas de grain, pour que le prix du pain monte. Pendant ce temps-là, les pauvres ne mangent pas : j'ai dit qu'il fallait que les pauvres mangent.

Il s'arrêta, envoyant à la foule un regard d'amitié en même temps qu'il donnait à ses dernières paroles un accent d'honnêteté indignée.

La foule répondit :

— Nous mangerons !

Et il y eut comme un saut vers les sacs.

Le maire se mit en travers et fit un geste de supplication. On lui cria :

— Entendez-vous avec les délégués...
Vous n'êtes rien sans eux.

— Quels délégués ?

La vieille s'avança amenant Marianne, son mari et la petite Jeanne. Elle était déléguée aussi, penchée sur le bras gauche de sa grand'mère, déléguée sans le vouloir des petites filles à qui les vieillards ne sont pas sûrs de pouvoir donner du pain.

La vieille apprit à Monneron et au maire qu'ils avaient été, les Fombertot et elle, nommés pour se joindre à eux deux, afin de s'entendre pour le blé.

— Et ça presse : les chevaux vont crever dans le brancard.

Monneron ne parut pas trop effrayé du rôle qu'on lui avait mis sur les reins.

— Mes enfants, et vous, monsieur le maire, écoutez ! La mairie, c'est la maison de tout le monde. Je propose qu'on y conduise le convoi ; là, nous serons gouvernement, et ce que nous ferons sera légal...

— Un coup d'épaule, voyons !... aidons les chevaux ! Ça y est-il ?

Et, descendant de son tabouret, Monneron donne l'exemple.

On l'imita ; allons-y ! Tous s'attellent aux brancards ou poussent aux roues ; on soulève presque au-dessus de terre voitures et bêtes.

Le maire, à côté de la vieille et des Fombertot, marche en tête.

— Halte ! dit un camionneur qui est parmi les révoltés ; cette place est bonne.

On n'est pas tout à fait dans la maison, mais on est dans la cour du collège qui en dépend. Le drapeau tricolore est même planté juste au-dessus du convoi prisonnier.

— Halte !

On dételle les bêtes, qui n'en peuvent plus, on décharge les sacs, et l'on emmène les charrettes à force de bras.

C'est l'affaire d'un moment. Quelques geignements d'effort, quelques grincements de moyeu, quelques bruits de fer sur le pavé — c'est fini.

Le blé est là, contre le mur, comme

un condamné, mais il obtient des heures de grâce, avant d'être éventré par le couteau.

Le maire a essayé un coup de maître! Parlant des gendarmes et du juge de paix, il a dit qu'au lieu d'obéir au magistrat, les pantalons bleus allaient se mettre au service du peuple! « Ce sont eux qui surveilleront la répartition, dès que le brigadier sera revenu. »

On ne proteste pas. On demande seulement s'il arrivera bientôt.

— D'une minute à l'autre.

Le pauvre maire ajoute que, brisé de fatigue et d'émotion, il a besoin d'un moment de repos, et redemande à s'éloigner.

— Vous déclarez que vous voulez la distribution du blé?

— Oui.

— Tournez-vous vers les délégués... Bien; maintenant, vous pouvez filer. Nous, nous, allons veiller.

On le laisse s'éloigner en haussant les épaules, derrière lui, à cause de ses fuites répétées.

— A quoi suis-je utile? Est-ce que je ne peux pas rentrer chez nous et coucher Jeanne? demande alors Marianne à ceux qui l'entourent.

On résiste d'abord; mais elle montre l'enfant grelottante et pâle. On se consulte.

La vieille finit par dire :

— Pourvu que ton mari reste...

C'est l'avis de Monneron aussi, « Monneron l'Aisé », comme l'appellent les tout-à-fait pauvres.

— Allons, embrasse ta femme et la petiote. Et vous, Marianne, partez, partez vite, ajoute-t-il en baissant la voix. Vous ne pourriez peut-être plus, si vous restiez davantage.

Elle s'en va.

Un grand gaillard à moustaches rousses, qui a été soldat, ne laisse pas à Jean le temps de se reconnaître ni de suivre Marianne et l'enfant des yeux. Il le prend par le bras.

— Il faut de la discipline : nommez-moi sergent. Je ferai allumer les feux de bivouac!

Le jour était fini. L'ombre descendait sur la ville. L'exaltation du premier moment était tombée. Le froid de la nuit avait versé comme de la neige sur les têtes brûlantes, des frissons couraient.

L'ancien soldat fut nommé sergent.

On alla chercher du bois dans la mairie, et l'on installa sur la grande place des foyers de chaleur — et de révolte!

Cela flattait ces hommes de village d'être campés comme un bataillon, d'avoir des feux de bivouac comme on en voyait sur les gravures qui représentaient la veille d'Austerlitz, avec Napoléon endormi à califourchon sur une chaise de paille devant un brasier mourant. Au lieu de Napoléon, c'était la vieille qu'on apercevait assise avec des airs de voyante, sur un fagot de bois mort.

Un grand bruit.

— C'est Candulier!

— Le brigadier de gendarmerie?

— Oui, c'est lui!

En effet, le voilà, en grand uniforme. Il sait à peine ce qui s'est passé.

— Nous sommes chargés de vous le dire, répond Monneron en s'avancant avec la vieille et Fombertot. Nous avons arrêté le convoi de blé, parce que le faubourg manque de pain. Le maire a compris nos raisons, notre droit : la raison de la misère, le droit de la faim. Ce blé sera distribué aux pauvres, et c'est vous qu'il a désigné et que nous attendions pour la distribution.

— Moi!

— Oui, vous.

Le brigadier était depuis des années dans la localité. Il avait épousé une femme du pays. Il n'était pas regardé comme un ennemi, n'ayant jamais été méchant pour les braves gens. Aussi parla-t-il sans l'accent du soldat.

— Vous n'y pensez pas! Le maire n'a pas pu dire ça!

On lui répéta que le maire l'avait dit; et comme il avait encore l'air d'hésiter, la vieille debout devant un des feux dont le reflet l'habillait de

rouge, leva la main droite vers le ciel et dit :

— Je le jure !

De la main gauche, elle lui montra la pile de sacs :

— Allons, distribue !

Il restait immobile et muet.

— Aimes-tu mieux ramasser tes hommes et nous tirer dessus ?

— Non, non ! Je vous jure que non !

Mais il se débattait, s'arrachait les cheveux, balbutiait : « C'est impossible ! », quand on le poussait vers le blé.

— Il ne s'agit pas de pleurnicher. Veux-tu : oui ou non ? demanda la vieille pour la dernière fois.

Comme il ne répondait pas, elle dit :

— C'est la Révolution.

Se tournant vers les coins où quelques-uns étaient encore accroupis et las :

— Debout tout le monde !... On va sonner le tocsin !

Il était près de minuit. Les heures avaient coulé sans bruit depuis qu'on

était dans la cour du collège, où régnait, sous l'ordre du sergent improvisé, une espèce de discipline qui avait commandé le silence et le repos. On s'était recueilli, et quelques-uns s'étaient assoupis sur cette place qui ressemblait à un coin de bourg de Vendée où se serait arrêté un bataillon de chouans. Seulement, on n'y faisait pas la soupe : c'était le bivouac de la faim.

Mais quand la vieille eut dit : « On va sonner le tocsin ! », les souvenirs d'histoire, chez ceux dont les pères, du temps de Robespierre, avaient été guillotineurs ou guillotines ; les souvenirs de terreur, chez d'autres qui avaient entendu le clocher appeler au secours quand un village brûlait ou quand l'inondation arrivait ; l'idée de faire ce que l'on ne faisait que dans les nuits mémorables ; l'orgueil de déchaîner le grand signal que seules commandaient les autorités, cela grisa la foule et fit passer comme un courant d'électricité sous ces caracos et ces blouses de pauvres.

C'est le bedeau qui avait la clef du clocher. Il répondit qu'il l'avait remise au curé.

— Les prêtres à la lanterne ! fit une voix.

Mais le cri n'eut pas d'écho.

Quelques-uns parlaient bien de 93, mais ils étaient rares ; et parmi ceux-là, il y en avait qui respectaient le curé « parce que c'était un brave homme ».

On détacha au presbytère un noyau de conciliants.

— Je n'y vais pas, dit la vieille.

— Ni moi, dit Monneron.

— Y a-t-il besoin de tant d'histoires pour faire sauter une porte ?

Et ils haussaient les épaules avec pitié.

Fombertot croyait qu'il valait mieux parlementer.

— Toi, tu n'y connais rien ! lui répliquèrent-ils.

Il profita du mépris qu'on lui montrait pour essayer encore de s'échapper :

— Je ne suis pas à la hauteur, dit-il.

Et il reparla de retourner chez lui, où

l'on devait être inquiet, pour rassurer Marianne et embrasser Jeanne.

C'est à Monneron qu'il s'adressait.

Celui-ci répondit :

— Lâche-nous, va-t'en si tu veux ! Mais tu n'auras pas ta part de blé. Il n'y aura du pain, demain, que pour ceux qui ont monté la garde et fait sentinelle là-devant.

Il montrait les sacs, qui crevaient de la blancheur de leur toile le crêpe noir de cette nuit de janvier.

Fombertot s'arrêta. « Dieu sait ce que tout ça deviendrait !... »

Les feux de bivouac éclairaient maintenant un spectacle propre à effrayer des yeux habitués seulement aux feux de branches et de feuilles sèches, dans le désert des champs ; mais les moins décidés et les plus tranquilles du faubourg des Hervaux étaient là avec des mines de gens qui n'ont pas peur des coups de fusil. La lumière naissante du matin, et la lumière agonisante des brasiers, à qui on ne donnait plus de bois à manger, se mêlaient

pour créer un jour blafard et triste qui faisait les figures tristes et cruelles. La faux du fils de la vieille, la baïonnette bossue, semblait éventrer le ciel bas.

On avait aussi, par manière de symbole, planté contre la muraille une huche vide trouvée au réfectoire du collège; et cela paraissait un cercueil debout, prêt à recevoir un assassiné dans son ombre.

Toutes les folies de la crainte troublaient la cervelle de cet homme simple, fait pour le travail, non pour la lutte. Mais il avait dans l'oreille le mot de Marianne :

— Demain, ce sera à toi de trouver!

Il se rappelait l'accent et le geste; elle avait fait, elle, ce qu'elle avait pu. Il devait aller, à son tour à la chasse. Elle comptait sur lui pour le pain de Jeanne; il le lui fallait dès que la miche achetée au prix du souvenir vendu serait finie.

Il avait eu peur, ne sachant où découvrir ce qu'elle réclamait d'un air impérieux. Voilà que le blé était venu au devant de lui, il était là, à portée de

sa main... et c'est ce moment qu'il choisissait pour s'enfuir!

« Misérable! Tu n'es qu'un misérable! » se dit-il en s'agrippant par la veste. Et il se ramena près des sacs contre lesquels il s'appuya avec des airs de sentinelle, appelant Monneron qui le croyait parti.

— Je reste. Et tu peux compter sur moi, dit-il d'une voix ferme, le regard tendu.

Monneron répondit à sa poignée de main :

— Quand on y est, il faut aller jusqu'au bout. Si nous cédon pied, c'est foutu! On saura que nous sommes des lâches, et on nous vendra le pain encore plus cher... si on ne nous force pas à manger de l'herbe! Je dis « nous » pour parler du pauvre monde; moi, j'ai le moyen de payer mon pain vingt-quatre sous les quatre livres, mais c'est la chance, et je ne veux pas pour ça que les autres manquent.

— On sait que tu as bon cœur. Je te dois encore les bouteilles de « cacheté »

que tu m'as données quand je fis ma maladie, l'an dernier...

— Tais-toi, dit Monneron. Tu me rendras ça plus tard, si nous ne sommes pas en prison tous les deux.

— En prison ?

— Mais oui. On nous laisse nous fatiguer, vois-tu ! On nous laissera peut-être aussi partager le blé, mais qui dit qu'après on ne nous arrêtera pas, avant même qu'il ait été moulu et que la pâte ait levé?... Puis, on va peut-être boire ! Ils ont froid, ils ont faim ; une goutte les saoulera... tu ne sais pas où ça mène ! Si, avec ça, le tocsin sonne, le tocsin saoule aussi !

Oui, le tocsin saoule. A peine avait-il fini de parler, qu'on entendit la grosse cloche se mettre en branle et rugir. Pendant qu'ils causaient, des hommes avaient cassé l'huis et étaient grimpés dans le clocher, dont les murs tremblaient — tant ils tiraient avec fureur, ceux qui étaient pendus à la corde !

Cela retombait en retentissements

terribles sur la ville et sur le bivouac des révoltés. Sous l'orage de cette sonnerie funèbre, la terre qu'ils piétinaient sentit, comme dans tous les orages, le salpêtre et la poudre.

A ce moment, une figure que Fombertot connaissait, passa dans le reflet d'un feu expirant.

— Monsieur André !

IV

Ç'ÉTAIT André, en effet. Le geste de Fombertot lui indiquant qu'il était reconnu, il resta à l'écart encore. Mais il dépêcha au paysan un de ceux qui étaient en marge du rassemblement, pour l'avertir de ne pas faire remarquer sa présence, à lui, avant qu'ils aient pu causer hors du tumulte.

Grâce, au contraire, à l'effervescence nouvelle, Fombertot put se glisser jusqu'à André sans être suivi ni retenu.

— Que me voulez-vous?...

C'était grave à dire. André voulait obtenir de lui, dans cette atmosphère de tempête, ce qu'on n'avait pas obtenu dans les heures de calme.

— Je viens vous avertir que les com-

munes voisines sont prêtes à arrêter les autorités comme vous avez arrêté les blés, dès que Buzançais donnera le signal. Et le docteur Bonnel vous fait demander, si, maintenant que vous vous êtes compromis, vous voulez en rester là : attendre qu'on vous vienne sabrer et coffrer — ou si vous préférez marcher avec les Sociétés secrètes? Tous les départements sans pain vont se soulever.

Le jeune homme parlait en homme. Les grands mots de Justice et de Misère venaient d'être prononcés avec enthousiasme par les hommes du comité républicain en permanence : ils vibraient sur ses lèvres!

Le vieux Fombertot l'écoutait, sans répondre. Il observait que, comme Monneron, André prédisait l'arrestation et la prison!... C'était donc possible, cette arrestation, cette prison, ces coups de sabre?

— Mais nous n'avons pas fait de mal, monsieur André!

— Non. Peu importe! Puis ce n'est

pas fait. Ne voyez-vous pas que tout le monde est debout et a la fièvre ?

En effet, le fourmillement d'hommes et de femmes faisait comme un bruit de pluie sur le sol, pour compléter l'image de l'ouragan qui avait sa foudre dans le clocher.

C'était sourd et sombre comme quand le ciel crève sur la campagne, avec des flambées rouges et des grondements dans les nuages.

Fombertot regarda tout cela et regarda encore André.

Puis il eut soudain comme un geste fou.

Il monta sur une pierre, et fouilla de sa prunelle grise l'horizon. André crut qu'il cherchait à voir si, vraiment, il y avait, dans la plaine, près de la forêt ou au long du chemin creux, quelques villages en marche ! Non ; il cherchait un toit à tuiles rouges qui était sa maison : celle où étaient sa femme et sa petite fille.

Et de regarder de ce côté, cela l'avait fait redevenir lâche.



— Non, monsieur André; décidément non, non! C'est fautif d'être avec les républicains. Il y a bien des braves cœurs dans le nombre, comme votre père adoptif, mais on dit que le fond est mauvais, plein de repris de justice... Oui, on le dit!

— Tu crois donc que le docteur et moi nous marcherions avec de malhonnêtes gens? riposta André dont la voix vibra d'étonnement et de tristesse.

— Je ne dis pas... mais, voyez-vous j'ai trop peur!... Si on m'arrêtait!

— Mais, rien que pour avoir aidé à décharger les sacs, tu peux être empoigné demain!

— Eh bien! dit Fombertot, prenant une résolution, tant que je serai vivant on n'y touchera pas! On me tuera avant de faire la distribution sans la présence des autorités. Vous venez de me faire voir clair, monsieur André!

— Alors, dit celui-ci amèrement, vous ne voulez pas de M. Bonnel, de ses amis, et de moi?

— Non, je vous en demande grand pardon ; mais j'ai une femme et un enfant ! Je ne sais pas ce que c'est que la République ! Je sais ce que c'est que le coin de mon feu, le travail tout le jour, le sommeil le soir, un peu de repos le dimanche... On manque de pain depuis quelques semaines, mais ça ne durera pas... faut l'espérer, les bourgeois s'en occuperont... Il y a un bon Dieu.

Toujours le bon Dieu !

Pourtant, il lui en coûtait de paraître veule et ingrat.

Il s'avança de nouveau, suppliant :

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

— Je vous pardonne. Mais les autres ne vous pardonneront pas !

André, perdu de ce côté, essaya d'arriver jusqu'à la vieille.

La fille du jacobin n'hésitait pas, celle-là, à exciter la foule et à accrocher un drapeau rouge au manche de la faux que portait son fils.

Il ne doutait pas, le malheureux André, qu'il jouait gros jeu, lui, garçon

de dix-huit ans, vêtu en monsieur, au milieu de ces vestes et de ces blouses. Il s'avança tout de même poitrine en proue à travers les paysans.

— Qui est celui-là ? Qui est celui-là ?

Quelques-uns le reconnurent. Mais que venait-il faire ici ?

Il ne répondit pas, allant toujours, frayant son chemin vers la vieille, quand il fut retenu à ce moment par un groupe plus épais qui le dévisagea, l'interrogea, le retint.

De tous les points de la ville on était arrivé au son du tocsin, et la poussée d'une ruée de pauvres qui débouchait sur la Grand'Place l'avait séparé du premier noyau de révoltés, en tête duquel étaient Monneron, la veuve, son fils, et la faux.

Il ne put pas percer le mur vivant, qui, au lieu de s'ouvrir, se referma sur lui.

Il se rappela avoir lu, dans des mémoires de Conventionnels qui étaient les fonds de la bibliothèque du docteur, que quelquefois une révolte avait été

arrêtée par un fêtu de paille : un hasard d'attroupement, l'évanouissement d'un chef, la chute d'un cheval barrant le chemin au canon ; et, désespéré, il vit de ses propres yeux que la fatalité avait sa part de commandement dans le monde.

On s'étouffait, à peine il pouvait parler!

— Je veux voir les délégués ! J'en connais un, Fombertot ; je le quitte à l'instant.

— Si tu le connais, appelle-le ! dit un faubourien.

Appeler, au milieu du tumulte !

On le fit tout de même. Fombertot ne répondit pas. Avait-il entendu ? Peut-être bien...

On commençait à parler de trahison.

— Que veut-il ? Qu'il le dise !

Il le dit.

Il le dit comme il put : c'était à faire pitié.

Son explication était déchirée et trouée à chaque minute, à chaque mot, à chaque geste, par les brutalités des interrupteurs.

Son éloquence passionnée était meurtrie à coups de coude, à coups de poing : presque étranglée par les mains des paysans qui s'abattaient sur son collet. Parfois le tocsin cassait une phrase en deux, dont il ne pouvait recoudre les morceaux.

Il parvint à se faire comprendre pourtant par une des vagues de ce torrent, la plus sombre peut-être, celle qui roulait les plus décharnés et les plus mal vêtus.

— Ah ! il parle politique !

On faillit le tuer sur place : ce fut une huée de fureur !

— Il veut nous faire assassiner par les soldats !

— C'est un républicain !

Des grognements sinistres sortirent des poitrines terreuses. Il fut cerné, presque soulevé. Le cri : « A bas Barbès ! » se fit entendre.

Depuis l'insurrection de 1839, c'était le mot d'ordre de la réaction.

Barbès était le nom que les curés et les bourgeois leur avaient enfoncé dans

les oreilles, à ces laboureurs, comme symbole des coups de fusil qui font arriver la ligne et tirer sur les innocents.

— A bas Barbès !

André allait y passer, peut-être, quand quatre hommes en blouse (dont un, si on y avait regardé de près, avait les mains bien blanches) firent une trouée dans le paquet des colères, et arrachèrent André à ces aveugles.

— Rien à faire... disait entre ses dents celui aux mains blanches, en même temps qu'il tenait André collé entre ses bras contre sa poitrine, et nageait des épaules contre le remous de la foule.

Il arriva enfin à bon port.

Il s'essuya le front. André le dévisagea :

— Monsieur Juliard, le professeur !

— Oui, moi. Mais taisez-vous, si vous ne voulez pas nous faire tous flanquer à la rivière. Par ici... Prenons le détour, fit-il, en évitant certaines rues, courons chez Bonnel, pour qu'il n'approche pas. Nous serions massacrés par ces gens

avant d'avoir eu le temps d'être mis en joue par la troupe !

— Est-ce donc fini ? dit avec un geste de douloureuse désillusion un des trois autres, un ouvrier qu'André reconnut aussi et qu'on appelait le « Parisien ».

— Peut-être que non, si ceux d'Argys arrivent et prennent les forgerons de Bonneau en route ! Mais eux, dit-il en montrant les paysans avec un mépris furieux, eux, pour une miche, ils tueraient ceux qui parlent de les appuyer fusil en main.

— Ils n'ont cependant pas sonné le tocsin pour rien ! reprit le « Parisien » en montrant la tour d'où les volées d'alarme continuaient à partir.

— Non. Seulement, voyez-vous, ils sonnent pour sonner, comme ils sont capables de tuer pour tuer !..

Il parla sur ce ton jusque devant la maison où le docteur avait donné rendez-vous à André.

Ils traversèrent une cour, et arrivèrent par un couloir où l'on ne pouvait

passer qu'un à un jusqu'à une salle basse.

Là se tenaient Bonnel et quelques hommes à mine décidée.

— Eh! bien? fit le docteur en se tournant vers André.

— Eh! bien, répondit pour celui-ci le professeur Juliard, eh! bien, ils ont failli le tuer! Nous avons bien fait d'être là. Vous aviez raison de nous recommander de veiller sur lui tout en le laissant exécuter son plongeon seul, pour voir comment il s'en tirerait. Il s'en est tiré comme il a pu : il a été brave, pressant, ému. Mais Fombertot l'a lâché, et les autres l'ont malmené... Des brutes! conclut-il avec dégoût.

Le docteur lui posa la main sur le bras.

— N'insultons pas les pauvres, mon ami! Les porte-vestes ne peuvent en savoir autant que les porte-redingotes. Ils ne comprennent pas que c'est pour qu'on ne les décime point à des dates de famine et de saignées fixes, que nous voulons avoir des journées d'insurrections républicaines. Essayons de

faire notre devoir sans leurs secours... Croyez-vous encore, dit-il en s'adressant à tous du regard et du geste, qu'il faut décider le combat?

— Si les autres communes marchent, oui! dit Juliard.

Tout en se débarrassant de sa blouse, il laissa voir une ceinture rouge sur sa chemise blanche.

— Ce n'est pas tout, fit un des assistants.

— Parlez.

— En face de ce qui vient de se passer, il faut songer à ne pas se jeter dans la gueule du loup. Avant de commencer rien, il importe de savoir si le capitaine et le sergent qu'on prétend dévoués au complot sont vraiment des nôtres. Avec eux, il y a chance, sinon de vaincre, au moins de tenir quelques heures, sinon quelques jours! Mais nous ne pouvons exposer la vie de nos hommes dans une aventure qui commence mal, si nous n'avons pas les épaulettes et les galons de ce capitaine et de ce sergent pour déterminer les

autres officiers ou faire tourner les soldats.

— Je suis de cet avis, dit Bonnel. Et je crois que tous pensent ainsi, n'est-ce pas, citoyens?

Chacun fit un signe d'assentiment.

Bonnel alors reprit :

— Voici ce que je propose : nous disperser dans les communes et tâcher de faire là-bas ce que nous n'avons pu faire ici; puis revenir, tambour battant, drapeaux claquant, au milieu de ceux qui ont crié : « A bas les républicains ! » Ces paysans, ça vire comme les coqs de leur clocher ! Si le capitaine est avec nous, ils salueront ses épaulettes d'or; si le sergent a entraîné des hommes, ils sont capables d'obéir à ce sergent-là et d'être de notre bataillon carré.

On ne discuta pas longtemps.

Le plan du vieux Bonnel fut adopté. On doit aller vite les jours de tocsin.

— Il y va de votre tête, messieurs, vous savez? fit-il en prenant son pardessus et son chapeau.

— Ah! bah! dit Juliard, en haussant les épaules. Nous ne serons pas plus heureux là-bas qu'ici! Nous userons nos bottes, notre langue, et nous reviendrons bredouilles, vous verrez! A moins, docteur, que vous n'ayez le capitaine et le sergent... Oh! alors!... Mais je n'y crois pas, conclut-il.

Et il rentra, gouailleur et désabusé, son pistolet dans sa poche.

— Enfin, d'ici une heure, je serai auprès de l'officier, et nous verrons, fit Bonnel endossant son manteau. Toi, André, tu restes à Buzançais; le patron de ce café nous est tout dévoué. Tu centraliseras les nouvelles. L'autre centre (c'est bien entendu, n'est-ce pas?) est la maison près du bourg. C'est là qu'arriveront les renseignements et, je l'espère, les combattants.

Juliard sourit de nouveau. Bonnel n'en tint point compte. Mais s'adressant à André :

— J'ai deux mots à te dire.

Il le prit à part.

— Si tu ne me revoyais pas, mon tes-

tament est chez le notaire Coquelmin.

Il ne le laissa pas répondre, mais l'embrassa à l'étouffer. Puis le conspirateur reparut, les yeux secs, la voix brève.

— Il faut que je parte, le temps presse... Vous veillerez sur lui, dit-il au « Parisien », bas.

Mais ce fut tout; il partit en disant au revoir.

— Au revoir... ou adieu! fit-il en rouvrant la porte.

Et il disparut.

V

Le tocsin sonne toujours.
Dans la cour du collège, sur la grande place, paysans et paysannes sont debout.

— Que va-t-on faire?

— Distribuer le blé!... Qu'attend-on?

— On attend que le maire, le brigadier soient revenus avec le sous-préfet, répond un homme usé, mais qui redressé bravement son échine et va s'adosser, les bras en croix, contre le tas de blé, pâle d'une pâleur de résolu. Ses yeux brillent, gris dans son masque blanc comme du plâtre, et son geste est rigide et absolu.

— C'est toi, Fombertot, qui crois encore au maire et à ses promesses?... Tu sais bien qu'il est de la famille des Coquelmin?

Ce nom, prononcé tout à l'heure à l'oreille d'André, jeté maintenant tout haut à la foule, fut comme une proie livrée à des chiens.

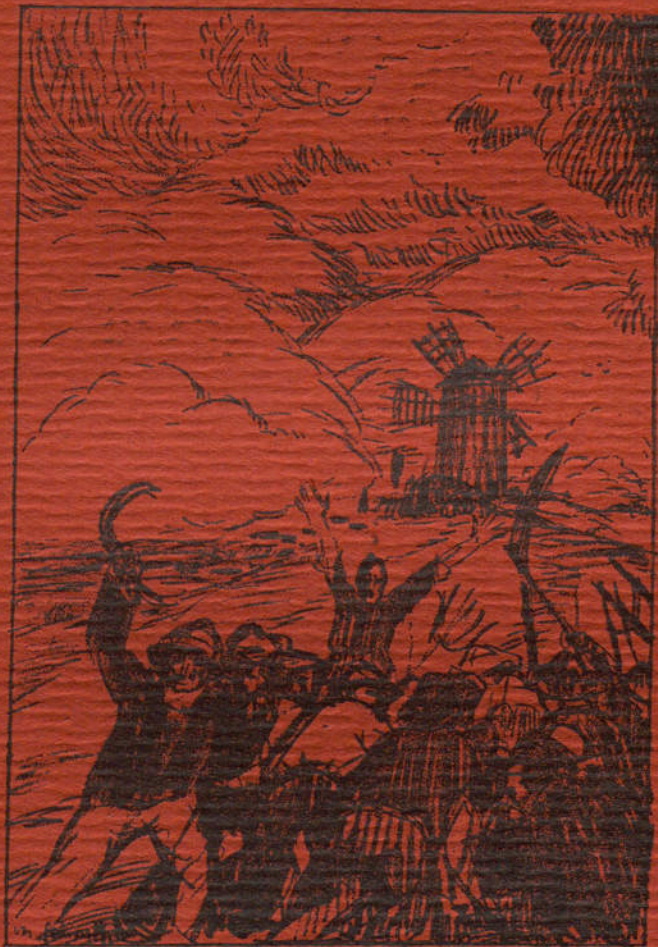
— Qui parle des Coquelmin? cria une voix d'homme. L'ainé a prêté à usure à mon père et l'a ruiné. C'est à cause d'eux qu'il s'est coupé le cou avec sa faucille!

Un autre ajouta :

— Le cadet a installé une machine qui fait l'ouvrage de vingt hommes et qui nous a tous mis sur la paille. Quand nous lui avons dit que nous ne savions plus que devenir, il nous a chassés...

— Oui, sa machine nous a cassé les bras!

Un de ceux-là qui avaient eu les bras cassés eut une idée... il leva ces bras inutiles au-dessus du peuple :



— Allons démolir son moulin !
Ce fut comme le vertigo qui rend fous
les bœufs à la foire.

— Au moulin ! Au moulin !

« Au moulin ! » Tel fut désormais le cri
qui lutta contre le tocsin et qu'adopta
tout d'un coup cette multitude enfié-
vrée par la nuit, lasse de la veillée
autour des feux de bivouac... lasse sur-
tout de n'avoir rien fait, de n'avoir pas
manié ou tordu quelque chose de ses
mains calleuses, lasse de n'avoir pas
mordu dans l'avoine de l'ennemi du bout
de ses dents longues.

— Au moulin !

Monneron monta sur les sacs et es-
saya d'enrayer le courant.

Fombertot, tiré par sa veste pour
aller à leur tête, se défendit et leur
échappa.

Il revint se placer près du blé.

— Et la vieille, qu'en dit-elle ? de-
manda-t-on.

— La vieille, elle est déjà en route. La
voyez-vous là-bas ?

En effet, on voyait la faux qui luisait en tête.

On avait cloué, par le milieu, une gerbe maigre contre le bâton, et l'on eût dit, avec cette traverse de paille, un crucifix.

On approchait du moulin.

Il ne marchait pas, avait l'air d'une bête énorme, morte ou endormie. On l'attaqua à coups de cognée et à coups de pieu.

On lui cassa les bras, comme la machine avait cassé les bras au pauvre monde, et on en jeta les morceaux dans la rivière, qui s'en furent à la dérive — comme des charognes!

L'animal n'était pas encore mort. L'épine dorsale n'était pas brisée. Elle se cachait sous une roue.

Là s'étendait le grand arbre qui transmettait le mouvement et la vie à l'usine. On dépiauta la roue, on mit l'arbre à nu et l'on s'acharna sur lui comme des aides-bourreaux sur les pendus dont ils ne peuvent broyer la nuque.

L'échine du moulin résistait.

— Sacré cochon de Capital, dit un homme à grande barbe qu'on appelait le communiste, on ne pourra donc jamais en venir à bout!

On ne parvint pas, en effet, à briser l'épine dorsale du moulin. Les haches à abattre les chênes se brisèrent contre les racines de fer de ce cochon de Capital.

On se jeta alors sur les meules qu'on fendit comme des assiettes; on se précipita contre tout. Fenêtres et portes furent assaillies à coups de cognée, à coups de bâton, à coups de tête, à coups de poing!

La foule prit son crâne pour bélier, sa main pour massue.

Il y avait de l'argent dans un secrétaire, de l'argent qui tomba à terre. On en prit comme jetons de présence! On ramassa les pièces de cent sous en médailles commémoratives de la journée. Après qu'on avait la médaille, on faisait fi du reste qui roulait sur le parquet. On s'en moquait. On crachait dessus.

Ils ne pensaient plus qu'avec l'argent on achetait du blé. Ils ne se disaient pas qu'avec cela ils seraient riches pour une année ou pour un jour : ils pensaient à ruiner un richard, à saigner la bourse d'un accapareur — non pour recueillir les gouttes de la saignée, mais pour faire le chaos dans sa tenue de livres, où étaient alignés, en rondelles d'argent leurs sueurs et leurs larmes !

L'un d'eux se fit compter quarante francs pièce à pièce. Puis il dit :

— C'est ce que Coquelmin me doit encore pour la vente de ma maison.

— Il ne t'a pas payé ?

— Non. Il faut encore que nous leur fassions crédit d'une quinzaine, à ces gueux !

Une tête apparut.

C'était celle du propriétaire du moulin.

— Coquelmin ! hurla la foule.

C'était lui.

Il osait s'avancer pour défendre son bien. Qui a pignon sur rue ou sur

rivière joue sa peau au besoin pour ce pignon-là. Il sait trop combien c'est affreux d'être pauvre, en regardant les guenilles et la maigreur de ceux qu'il exploite et qu'il affame.

Mais dix cognées se levèrent.

Pas une ne s'abattit... parce que l'homme demanda grâce.

— Grâce ? Tu ne nous as pas fait grâce, toi ! Tu as vendu ton blé plus cher que tous les autres, brigand !... Ça ne fait rien, va-t-en, nous ne te tuerons pas. Mais va-t-en vite !

Il s'enfuit.

On lui cria dans le dos :

— Veux-tu ton argent ?

On lui en jeta une poignée, on lui en envoya comme de la boue !

Ils avaient l'ivresse de la révolte, mais l'orgueil instinctif de leur honnêteté, et de l'ironie plein leur douleur ! Misérables, qui tout en crevant de faim sentaient bien que les épis valent mieux que les écus, ils jonglaient avec la monnaie, tandis qu'ils auraient fait le signe de la croix devant la fleur de fro-

ment ou devant une tourte de pain !

Ils criaient, tout en frappant, ils criaient :

— Maintenant, nous serons tous de même, les bourgeois et les malheureux ! Ils n'auront plus de moulin pour bluter le blé, et plus d'argent pour aller en acheter à Châteauroux ?

— Et ils verront ce que c'est que la famine !

— Il faut aller chez Gaulier, à présent !

— Gaulier ?

— Oui, il a dit sur la place du marché, l'autre semaine, qu'il préférerait jeter son blé dans la rivière que le donner à moins de cinq francs l'hectolitre !

— A la rivière le blé de Gaulier !

On courut jusque chez Gaulier, et l'on fit l'assaut de son grenier.

Une... deux ! On jetait les sacs par la fenêtre, comme des cadavres à la mer. A terre, on leur donnait un coup de couteau.

A ce moment, et subitement, le tocsin s'arrêta. Il y eut un instant de

silence, presque d'effroi. Il tomba sur le tumulte comme une grande nappe de glace. Le tocsin s'était tu, mais on entendait le tambour !

Etaient-ce les soldats qui venaient, après avoir fouillé le clocher et fait les sonneurs prisonniers ? Etais-ce le magistrat qui avançait, ceint de son écharpe tricolore, pour faire les sommations et disperser le rassemblement ?

Non : la batterie était grêle et l'on crut reconnaître le coup de baguette.

— C'est Riboux, hasarda quelqu'un !

— Le tambour de ville ?

— Oui, c'est lui.

C'était bien Riboux, avec son vieux chapeau rouge de vieillesse, sa redingote fanée, son pantalon en tire-bouchon, sa moustache en colère, sa mine de figure de cire.

Derrière Riboux, Monneron, Fombertot, ramenant cinq ou six notables de Buzançais. Le professeur Juliard était aussi dans le groupe ; il semblait le plus bourgeois de tous, quoiqu'on vit parfois sur ses lèvres son fameux sou-

rire de mépris, et dans ses yeux l'envie du danger.

Le tambour était arrivé à dix pas du rassemblement.

— On ne passe pas! dit une voix, la première qui rompit le silence, depuis que le tocsin ne hurlait plus.

C'était le fils de la vieille qui, sur un signe de sa mère, avait mis la faux en travers.

« On ne passe pas! » fit à son tour un geste d'elle.

Elle avait levé la main et elle embrassait d'un regard le peloton des nouveaux venus.

Monneron se détacha avec Fombertot.

— Parle! dit la vieille.

La curiosité avait de nouveau délié les langues. Le murmure de la multitude avait recommencé, confus et profond.

Il fallut dire au tambour de faire des « rras » et des « fflas » pour ramener le calme.

Monneron prit la parole.

— Pendant que vous veniez ici, et que Fombertot gardait le blé dans la cour du collège, je suis allé frapper aux portes que j'ai vues s'ouvrir pour ceux qui ont de la peine, depuis bientôt quarante ans. Et j'ai dit aux plus heureux que vous ne vouliez pas voler le blé, que vous ne vouliez pas voler l'argent; mais que quand on est monté, et qu'on voit qu'on ne peut pas venir à bout de vivre, on devient comme des fous, on casse les moulins et les maisons comme des enfants en colère...

Il y eut des protestations.

— Je raconte ce que je pense... Je ne crois pas que si on avait toute sa tête on détruirait ce qui est utile.

— Ça fait peur aux riches! dit la vieille, hochant la face comme un mulet.

— Mais si les riches viennent trouver les pauvres, et reconnaissent que les pauvres ont raison : que le blé est trop cher?

— Ils ont dit ça!... demandèrent les paysans, se haussant sur la pointe des pieds, le cou tendu vers celui qui parlait.

— Oui, ils l'ont dit, et même il y a des écrits.

Il se tourna vers le tapin à figure de cire :

— Riboux, fais comme les jours de marché, donne un roulement, et lis ce qui a été décidé.

Riboux donna un roulement, prit le papier que lui passait Monneron, et du même ton dont il annonçait un mobilier à vendre ou une ordonnance contre les chiens, il lut l'avis suivant :

« Faisons assavoir à tous que les soussignés s'engagent à vendre au public tout le froment qu'ils possèdent à un franc cinquante le décalitre, et l'orge à un franc. »

Il y eut un hourrah !

Riboux redonna un « rra », un « ffla » et reprit :

« Les propriétaires soussignés s'obligent d'ici la moisson à donner le blé au peuple à raison de trois francs le double décalitre, et l'orge à deux francs. »

Qui a signé ?

— Nous tous, dit un des bourgeois.

— Vous aussi ? demanda-t-on au professeur Juliard.

— Non ; moi, je ne suis pas propriétaire, il s'en faut ! Mais je passais par là. On m'a pris pour témoin de la convention.

— Et vous y croyez ?

Il répondit par un « Oui » mitigé d'une rude nuance d'ironie.

— Moi, j'y crois, dit Fombertot s'avancant, j'y crois de toutes mes oreilles et de tout mon cœur. Ce n'est pas quand on est riche qu'on voudrait mentir à des pauvres.

— Comme délégués, fit Monneron, comme délégués, Fombertot et moi, nous avons approuvé, mais nous avons déclaré que nous ne pouvions rien décider sans consulter Marianne et vous, dit-il à la vieille qui écoutait avec des airs de sourde.

— Voilà encore des signatures ! cria un arrivant, apportant une page toute fraîche, avec des noms nouveaux, qu'il agitait comme un trophée.

— Riboux, murmura Fombertot tremblant de joie, repars en ville pour annoncer que le blé sera vendu à trente sous le décalitre.

Monneron, s'adressant à la vieille, lui demanda si elle était désarmée, et dit au fils :

— Vas-tu ôter la gerbe de paille et descendre ta faux ?

— Tout n'est pas encore fini, objecta la mère. Les Brillant, les d'Auvegne et les Chambert n'ont pas signé.

— On y est allé. Velin y est.

— Si ceux-là signent, dit la vieille, le peuple a gagné ; nous remettrons le grain et l'argent. Mais vous ne savez pas comment sont les aristocrates !

Entre ses dents serrées, elle mâchonnait des bribes de *Carmagnole* :

Du plomb, du fer et puis du pain.

Tout semblait fini cependant ; on était mêlé, les bourgeois, les délégués et la foule, et on se serrait les mains. Les pauvres remerciaient les riches.

Les riches semblaient bien être les amis des pauvres.

On entendait Riboux qui descendait en ville et des cris de joie, des battements de mains en écho au tambour.

— Qu'on s'occupe de faire rentrer les fonds de chez Coquelmin, et qu'on range les sacs ! dit Monneron, après avoir eu un hochement de tête approbatif de la vieille et une étreinte émue de Fombertot.

Et ces pauvres retournaient leurs poches, et ces affamés maniaient les sacs, avec la docilité de gens qui ont à rendre des comptes, ne veulent pas garder un sou, ni avoir dérangé des choses qui ne sont pas à eux.

Les femmes criaient en s'embrassant :

— Trente sous le décalitre, et l'orge à un franc !

Mais autour de la vieille on disait :

— Tant que les Chambert et les d'Auvegne n'auront pas signé, rien n'est sûr.

— Allons-y !

Fombertot et Monneron firent un triage dans la foule.

— Il n'y a pas besoin d'être cent...
Les délégués seulement. Dix ou douze,
voilà tout. Vous autres, gardez les sacs !

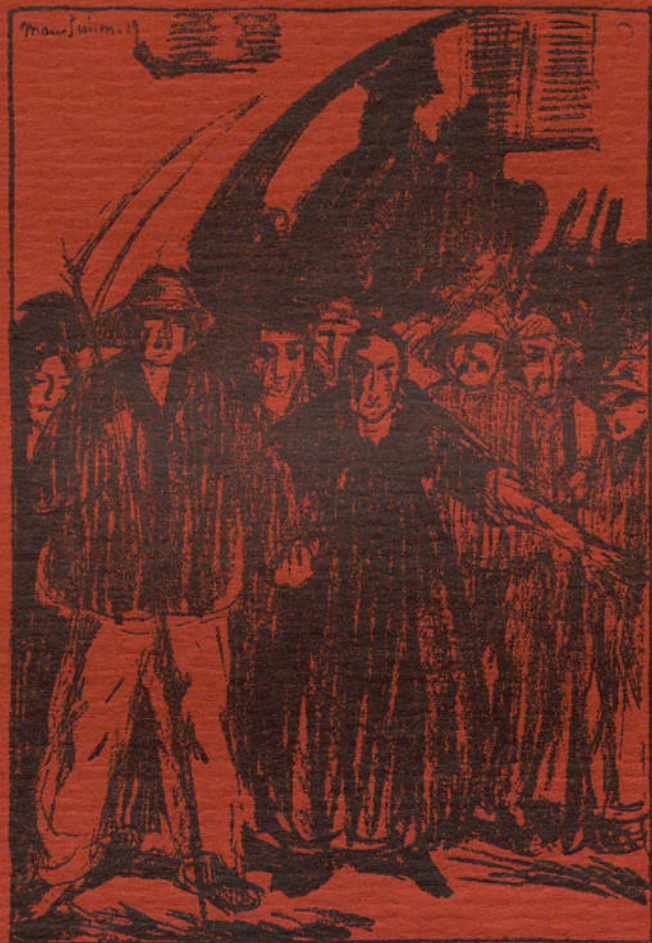
Ils partirent avec la vieille, qui aurait
voulu Marianne avec eux. C'était trop
loin pour pousser jusque chez elle ;
mais un gamin partit pour l'avertir qu'il
fallait qu'elle vint « ou qu'on irait la
chercher en bande », ajoutait-on pour
stimuler Fombertot.

Le malheureux homme se tuait à
répéter qu'elle ne servirait de rien ; il
avait, sans savoir pourquoi, l'angoisse
au cœur.

— Chez Chambert d'abord ! Cham-
bert !

On croyait que Velin y était déjà.

Mais Velin a été retardé en route,
étant entré dans des maisons pour faire
signer la convention. On a signé et on a
trinqué. Il a bu quelques verres de vin,
et il crie victoire, en agitant son papier
couvert de paraphes, devant les délè-
gués qu'il rencontre au moment même
où il arrive par une autre rue.



Avec son bâton de Compagnon du Devoir, il fait un moulinet de triomphe.

— Vous allez entrer avec Fombertot, propose Monneron, pour demander l'adhésion de M. Chambert.

Se tournant vers la vieille :

— Nous, attendons ici, pour n'avoir pas l'air de les menacer. Je suis mal avec M. Chambert. Je sais que votre fils a failli aussi avoir une batterie avec son frère; tandis que Fombertot et Velin n'ont pas eu affaire à lui.

L'autre fait un signe d'assentiment.

Fombertot et Velin sont entrés.

Personne dans la cuisine; ils montent au premier. Le couvert est prêt, la nappe est mise.

Une dame âgée est là qui, même avant qu'on lui parle, tend un feuillet au bas duquel sont des signatures.

Elle a été prévenue et a ajouté son nom.

— Et votre fils ?

Elle ne répond pas directement, elle balbutie :

— Il paraît qu'il a fait marché pour

tout son blé et qu'il ne peut pas accepter.

— Alors il donnera de l'argent !

Velin tape de son bâton la table dont les cristaux tremblent et dont la nappe est rougie par le vin d'une bouteille qui tombe et se casse.

— Où est-il, votre fils ? Par là ? Il doit être par là.

Il s'avance du côté du salon. Un domestique l'arrête.

— Vous ne passerez pas.

Velin lève son bâton. L'autre se jette sur lui, le renverse.

Velin se relève, est abattu une fois encore ! Mais l'adversaire, effrayé, détalé.

Velin le poursuit : son bâton décrit un grand cercle dans l'air.

— Qui va là ? crie un nouveau venu armé d'un fusil... Qui a frappé mon serviteur ?

C'est Fombertot qui est le plus près de l'arme et Fombertot tout tremblant :

— Ce n'est pas moi, monsieur Chambert.

— C'est donc toi ! fait le bourgeois épaulant et mettant Velin en joue.

Celui-ci ne répond rien ; il va droit au fusil, il le prend, et veut en abattre le canon. Une détonation ! De la fumée...

Un homme tournant sur lui-même, les entrailles hors du ventre, murmure :

— Je suis mort !

Il est tombé à la renverse, les bras en croix. Sa blouse brûle. La charge y a mis le feu.

Fombertot empoigne le coin de cette blouse et piétine sur l'étoffe tordue et enflammée pour l'éteindre.

Il écrase presque les côtes du moribond sous son gros soulier.

— Ah ! c'est un crime ! crie-t-il, les yeux ardents, la voix étranglée.

Il se tourne vers celui qui a tiré et répète :

— C'est un crime...

VI

DE la rue on a entendu le coup de feu. La maison est envahie. Le premier qui entra trébucha sur le corps du blessé et tomba gauchement ; il se releva avec une tache de sang large et laide sur sa blouse.

— Emportez-moi ! fit l'agonisant d'une voix suppliante...

Et on l'emporta, flasque et lourd, comme le sac de blé qu'on avait posé en croix sur deux fourches.

Fombertot précédait le cortège, devant lequel le rassemblement s'ouvrait avec terreur, terreur de surprise qui fit place à la fureur.

Comme un éclair, elle embrasa cette foule.

— A mort ! A mort !

Cela jaillit des poitrines de tous, tan-

dis que Fombertot, levant les bras au ciel, répétait :

— C'est un crime !

— A mort ! A mort !

Le fils de la vieille regarda sa mère en brandissant sa faux.

— Oui ! répondit le regard de la mère.

Et le porteur de faux et, derrière lui, le torrent, s'engouffrèrent dans l'escalier.

En un instant, dix faux, dix fourches, prises on ne sait où, sortent de terre et montrent leurs mâchoires ébréchées. Quelques-unes ont les dents cassées pour que la blessure soit plus affreuse et devienne mortelle.

— A mort ! A mort !

L'homme est monté au premier étage.

— Jetez votre fusil, et rendez-vous ! crie Monneron, qui met sa poitrine devant les fourches au risque d'être cloué contre la muraille : déjà sa blouse est trouée et mordue !... Il aurait peut-être sauvé l'autre en se faisant blesser, en offrant des gouttes de son sang.

Mais Chambert menace de faire feu. C'est fini; Monneron est écarté, débordé.

— A mort! A mort!

Celui qui tenait le fusil devient alors livide comme un cadavre! Il avait paru brave tant qu'il avait pensé les effrayer en les mettant en joue. Maintenant, il lâche son arme et s'enfuit par les corridors. Il se jette dans une chambre, trouve une armoire ouverte et s'y blottit.

La foule arrive.

Elle ne voit rien. Elle va se retirer, chercher ailleurs. Mais on entend une voix qui crie :

— Faites-le prisonnier : ne le tuez pas!

C'est la voix de Fombertot qui revient de porter Velin à l'hospice; il se cramponne aux basques de ceux qui veulent venger leur camarade foudroyé.

Le meurtrier se dit qu'on va le découvrir! Qu'une des cognées enfoncera le battant de l'armoire et qu'il sera alors exterminé sans avoir le temps de jeter

un mot, tandis que Fombertot sera peut-être trop loin pour détourner le coup mortel!

Il surgit, court à Fombertot en demandant grâce.

C'est déchirant et horrible.

Fombertot l'enveloppe de ses bras, veut gagner du temps.

— Nous le jugerons, dit-il.

— Il est jugé! dit la vieille.

Fourches, faux et cognées entrecroisent leurs fers et grincent des dents; mais Fombertot s'offre à la mort, et c'est lui qu'on va tuer!

La lutte est drue.

Il cache contre sa poitrine et dans ses bras la tête et la poitrine de celui qu'il défend. Mais, une hache, lancée à la volée, atteint tout de même Chambert au front.

Sentant son sang couler, celui-ci devient fou d'épouvante, se dégage lui-même de l'étreinte protectrice de Fombertot, se précipite dans l'escalier, et, sanglant, les cheveux hérissés, les bras au ciel, traverse la cour, la rue.

— A mort! A mort!
Il court plus fort, l'écume aux lèvres,
les yeux hagards...

— Sauvez-moi! sauvez-moi!
Il cherche un homme qui le hèle,
une main qui le prenne.

Rien! rien!... Et, derrière lui, la meute
galope et hurle comme une horde de
loups!

Il crie encore une fois : « Sauvez-
moi! », d'un ton à fendre l'âme.

Cri de dément! Il ne s'arrêtait pas
pour voir ceux qui pouvaient le sauver!
Et il ne put qu'aller rouler au fond d'une
boutique déserte, qu'il vit ouverte de-
vant lui, et qu'il traversa d'un bond.

— Où est-il? Où est-il?

Ils allaient, tendant le nez, à la façon
des chiens qui suivent à la piste, pour
le dévorer, un sanglier blessé.

On le trouva se cachant la tête
comme une autruche et riant de ter-
reur, fourré entre deux lits, au fond
d'une alcôve noire et sale...

— Grâce! grâce! cria-t-il de nouveau
avec son rire d'aliéné.

— Tu n'as pas fait grâce à Velin, bri-
gand!

Mais à ce moment, une demi-dou-
zaine d'hommes, moitié habits, moitié
blouses apparaît, André en tête!

Ils plongent dans le tas.

— Ce sont les républicains! crient les
paysans!

C'étaient eux, en effet.

Le café où André et le Parisien atten-
daient les nouvelles était juste en face
de la boutique du bourrelier où s'était
abattu le fuyard, et ses hurlements
d'effroi étaient venus leur déchirer
l'oreille et le cœur.

Malgré la consigne de rester dans
l'ombre, André, le Parisien, et d'autres
conjurés, étaient sortis en entendant
ces appels d'agonie et le bruit de cette
tourmente humaine!

Juliard, qui avait suivi tout le drame,
vint près d'eux :

— Peut-être, dit-il tout bas à André,
peut-être est-ce le moment de courir
au rendez-vous des sections, et de les

amener autour de ce cadavre, dont le sang va griser la foule, pour changer en rébellion ce qui va devenir une boucherie ?

Il retenait André par le bras, et il prenait le temps de parler en conspirateur, l'éclair aux yeux, la phrase révolutionnaire aux lèvres, mettant la cause au-dessus du salut d'un homme.

André se débattait :

— Sauvons d'abord ce malheureux !

— Vous ne le sauverez pas ! Ils vont vous tuer avec lui. Je vous l'ai déjà dit, les masses frappent en aveugles. J'aime mieux être fusillé dans deux heures, après avoir essayé l'insurrection...

Il se tourna vers le « Parisien » et les camarades.

— Ne laissez pas assassiner André à côté de l'assassin; empêchez qu'il ne se fasse massacrer pour ce misérable. Moi, j'ai mon idée, je m'y accroche. Je cours au rendez-vous du bois. Dans deux heures, je reviens; et si Bonnel m'en croit, nous attaquerons. Restez vivants jusque-là, au nom de la République, sacrebleu !

Il se dégagea de la cohue, rentra dans la maison du comité, tira de l'écurie un cheval qui attendait, tout prêt, sauta en selle, sortit au pas par la ruelle; mais à peine arrivé à la grand-route, il tapa des talons le ventre de sa monture et partit au triple galop.

A le voir ainsi dévorer l'espace, les ouvriers et les paysans des villages éparpillés sur la route, qui avaient entendu sonner le tocsin, se demandaient s'il n'était pas un messenger de malheur. Ils étaient tout étonnés de ne pas lui voir sur le dos un uniforme de gendarme ou de soldat.

Ils ne savaient pas, les simples, qu'il y a des hommes sans galons ni képi, qui sont des officiers tout de même : les officiers de la Révolte en habit et en blouse.

Juliard arrêta brusquement son cheval près d'un arbre et tourna à gauche, s'engageant sous bois. Il se dressa sur les étriers pour chercher un signal qu'il aperçut au loin.

Il parut satisfait, et ouvrant la bouche,

élargissant sa poitrine, il aspira l'air comme un plongeur en avale des gorgées avant de piquer sa tête dans le risque.

Dix minutes après, il rencontrait un homme qu'il reconnaissait. C'était un éclaireur du comité.

Silencieux, ils prirent un chemin de traverse et entrèrent par le verger dans une ferme.

Sous les toits, une chambre qui dominait toute la campagne servait d'observatoire et de salle de conseil aux chefs de la Société secrète. Mis sur pied par les nouvelles de Buzançais, mis en éveil par les propositions de combat que venait de leur apporter Bonnel, ils furent tout secoués par l'arrivée de Juliard, couvert de boue, et jetant sur le tapis le cadavre de l'assassiné, couvert de sang.

Il y eut un moment de silence; tous regardaient Bonnel. Son âge, sa tête puissante, son air de résolution, en faisaient le chef actuel de ces réunions.

— Eh bien! dit-il en réponse, je crois qu'il faut décider la bataille.

Il se tourna vers un personnage à mine de soldat, redingote boutonnée haut, visage osseux, teint brun, forte moustache, cheveux courts, avec des yeux qui brillaient, très noirs, sous la voûte de son front bombé et dur.

— Capitaine, cela dépend de vous. Entre vos mains est le sort du complot. Votre épée est-elle prête à se montrer, au clair, près de la faux de nos paysans?

Le capitaine, sobre de gestes et de mots, pria Juliard de raconter une fois encore l'assassinat tout frais et l'attitude de la foule contre l'assassin. Il écouta, le visage impassible; mais quand Juliard eut fini, il se leva et dit:

— Non. Je ne serai pas avec vous. Le mouvement a tourné au massacre. C'est salir un drapeau que de le frotter à l'assassinat. Je ne me mêlerai pas aux malfaiteurs de Buzançais... Si, un jour, vous êtes prêts à attaquer, avec un plan d'organisation, une discipline,

avec des hommes que vous connaissiez et dont vous puissiez répondre, je reviendrai, je vous l'ai promis et tiendrai ma parole... Mais je refuse de m'engager dans un chemin qui, déjà, a un embranchement sur le bagne, en compagnie de misérables porteurs de fourches, qui ont commencé par vouloir assommer votre fils adoptif quand on a parlé de République, et qui sont en train, sans doute, à ce moment, de dépecer un homme... Je veux bien mourir d'une balle dans le combat; je monterai la tête haute sur l'échafaud politique, mais je ne veux pas aller aux galères ou être guillotiné comme complice de la tourbe qui n'obéira ni à vous ni à moi, qui n'obéit qu'à ses instincts d'animal blessé et féroce... Avec vous, citoyens, avec vous, oui. Avec des inconnus, non!

Il se réassit.

Le vieux Bonnel se leva à son tour.

Il ne répondit pas directement à celui qui venait de lui parler.

Il s'adressa à tous, l'air calme, la voix



grave, les fouillant des yeux, et tâchant de faire entrer dans les âmes l'éclair de son regard et de sa conviction.

— Citoyens, s'il n'y avait que Buzançais qui ait faim, ce ne serait point assez pour nous livrer à l'aventure. Mais, autour de Buzançais, à trente lieues à la ronde (et non pas seulement dans ce département, mais dans les départements voisins, je pourrais dire dans tous les départements pauvres de France), partout le prix du pain monte; et la colère du peuple finira bien par monter aussi, tant sa souffrance est affreuse !... Si vous saviez tout ce que j'ai vu dans mon voyage à travers le Nord, quand vous m'avez confié la mission de relier entre eux nos comités révolutionnaires !

Il passa la main sur son front avec un geste de douleur.

— J'ai vu des bandes d'hommes et de femmes courir la campagne, pieds nus, en guenilles, tendant la main, demandant, sur des airs de cantique, la charité, montrant leurs enfants ama-

gris... J'ai vu, dans dix endroits, ces processions de la famine, ces promenades de loqueteux pénitents, les « chaînes de misère » plus tristes à rencontrer que la chaîne des galériens!... Malheureux et forçats se sont croisés un jour sur une route! Les forçats riaient au nez des ouvriers et des paysans, en agitant le pain tout frais que venait de leur distribuer le garde-chiourme, et ils leur criaient : « Volez ou chourinez donc, vous en aurez comme ça du tout cuit, tous les matins, même s'il coûte quarante sous les quatre livres chez le boulanger!... » J'ai vu cela; puis les bandes de travailleurs en haillons repartir la tête basse, les pieds saignants, s'arrêtant aux grilles des châteaux, devant les portes des riches, en levant les bras et en demandant du pain, comme on demande pardon pour un crime. La nuit, ces supplications étaient lamentables; dans la plaine, on aurait dit des chiens aboyant à la mort! Mais les chiens déterrent leur pitance, tandis que les pauvres qui arrachent quelque

chose du sol pour s'en nourrir sont arrêtés et vont en prison... Alors, nous nous sommes dit que le moment était bon, que nous devions entrer en ligne, apparaître devant cette armée toute prête d'hommes sans souliers, sans abri, sans pain... que tôt ou tard, ici ou là, un hurlement de révolte sortirait sûrement de ces poitrines qui montrent les côtes!... Buzançais a commencé. Il y a eu un homme assassiné au moment où cet homme venait demander, sans armes, qu'on signât une promesse pour le prix du blé. La foule, dites-vous, va dépecer le tueur? C'est possible. Mais voilà bien pourquoi je vous supplie de revenir sur votre décision et vous demande, au contraire, d'aller à marches forcées du côté des émeutiers de Buzançais!

— Non! répéta l'officier.

— Vous persistez à dire « Non! »? fit Bonnel sortant de son calme. Vous refusez de nous aider à détourner cette inutile tuerie dans le sens de l'insurrection. Mais pourquoi donc vous êtes-

vous mis des nôtres?... Croyez-vous que la Révolution demande seulement qu'on expose sa liberté et sa vie? Elle veut qu'on expose au besoin son honneur, elle exige qu'on se résigne à la solidarité des crimes, quand ces crimes sont des crimes publics nés de la famine, issus du désespoir!

Il y eut un mouvement d'émotion, et le capitaine interpellé releva la tête brusquement.

Le vieux Bonnel continua :

— Vous êtes officier dans l'armée, où il y a la tradition du dévouement et de la fidélité au roi. Mais vous avez rompu avec cette tradition, puisque vous vous êtes mêlé aux conspirations militaires tramées autour de l'échafaud sur lequel montèrent les quatre sergents de la Rochelle! Pourquoi parlez-vous de discipline révolutionnaire, quand vous regardez comme négligeable la discipline militaire; quand vous refusez de subir, si l'envie vous en prend, la consigne de régiment qui oblige à plier l'échine sous l'ordre d'un colonel?... En-

core une fois, réfléchissez! Tout un coin de la France a la fièvre de la faim; dans une commune on a sonné le tocsin, et le sang a coulé. Au lieu de s'éloigner avec horreur, il faut aller du côté des malheureux que le sang aveugle, il faut couvrir du manteau d'une idée les corps déjà froids, ou ceux que la vengeance va trouer de coups de fourches... Notre plan était d'appeler aux armes tout le long du chemin, en marchant sur Buzançais... On lançait sur l'émeute votre régiment. Arrivé devant nous, vous sortiez des rangs avec votre compagnie, et vous refusiez de tirer, et vous saluiez de l'épée notre peloton républicain... Et voilà, maintenant, que parce que Juliard vous apprend qu'il a quitté Buzançais alors qu'on allait tuer Chambert, vous disparaissiez! C'est là un acte de faiblesse...

— Vous devriez dire de lâcheté, fit le capitaine avec un sourire amer et d'une voix étranglée.

— Je ne vous crois pas lâche comme un conscrit qui tremble dans sa peau,

mais vous n'avez pas le courage qu'il faut : conspirateur formaliste qui avez peur des rencontres non réglées d'avance, et qui laissez fuir une occasion unique de guerre sociale, parce que les blousiers ont pris les devants, parce que ce sont des faux et des fourches qui ont commencé le branle!.. Ah! Monsieur! vous aimez peut-être la République, mais, tenez, vous n'aimez pas les pauvres!

Le capitaine se leva.

— Je ne mérite plus d'être appelé « citoyen », paraît-il ?

Il dit cela avec ironie, et en jetant comme un regard de dédain sur le vieux Bonnel.

La confusion était dans le comité.

Tout bas, on avait échangé ses impressions, on commençait à les dire tout haut; quelques-uns approuvaient Bonnel; d'autres trouvaient que l'officier avait raison.

Ces frères de conspiration commençaient à se regarder comme se regardent des ennemis.

Un partisan de la bataille, au masque tragique, avec une tête de puritain, s'avança presque menaçant contre le capitaine, qui s'en prit à Bonnel.

— Vous allez me faire assommer par vos hommes ?

Bonnel n'entendit pas bien, mais devina une injure. Il fit, contre le capitaine, un geste violent que tout le monde remarqua.

L'officier, gardant son sourire méprisant, dit :

— Si vous n'aviez pas à aller commander les fourches et les faux de Buzançais, et si vous n'étiez pas hors d'âge, ce serait à vous demander raison!

Cette parole tomba comme de l'huile sur le feu. Ceux qui pensaient comme Bonnel, entrèrent dans le débat.

— Il faut s'attendre à tout d'un homme du *National*!

— Et à rien d'un « suivant » de Blanqui, riposta le capitaine.

Les propos cruels étaient déchainés. On se menaçait ouvertement.

Juliard lança un appel de détresse :

— Tandis que nous nous querellons, on se tue là-bas !

A ce moment même, il y eut du bruit dans l'escalier et l'on frappa à la porte.

Le silence se fit : on entendit le mot d'ordre des sections.

Un jeune homme entra. Il serra la main de ceux qui le reçurent, fit un signe d'amitié à tous, et un salut militaire au capitaine. C'était le sergent auquel Bonnel avait fait allusion, qui était affilié comme son chef au comité républicain. Il était vêtu, lui aussi, en bourgeois, mais gardait, sous ses vêtements civils, le type volontiers joyeux et crâne du sous-officier de vingt-cinq ans.

On l'entoura, l'interrogeant, car il ne devait pas venir à la réunion.

Quel événement l'amenait ? Y avait-il une nouvelle ?

— Oui, et une grosse ! fit-il, en tirant de sa poche un papier où étaient quelques lignes écrites au crayon.

On se pressa pour regarder.

— C'est la copie d'une lettre que j'ai reçue, ce matin même, de l'ancien ser-

gent qui me présenta à la section avant de quitter le régiment. Je me suis échappé de la caserne pour vous l'apporter.

Il lut :

« Vous êtes trahis ; le traître doit être un des vôtres. Des mandats d'amener sont lancés contre vous. Toute tentative d'insurrection est inutile. Le Comité directeur la désapprouve. »

C'était signé : « Delahodde ».

Il y eut un moment de stupeur.

Tous ces hommes, l'instant d'avant si excités, si vibrants, eurent l'air tout à coup découragés et abattus.

Juliard retrouva le premier son sang-froid et eut un cri de déception :

— Je le sentais bien, que tout cela devait finir en eau de boudin !

— Mais tout n'est pas fini ! riposta Bonnel. Cette lettre n'est pas un acte officiel du comité ! Elle n'arrive pas de lui en droite ligne !

— Pardon, dit le sergent, il y a le cachet et les signes dont nous sommes convenus avec ceux de Paris.

Il fit, en même temps, passer la pièce et ajouta :

— Elle m'est arrivée par la voie qu'ont prises toutes les communications des chefs.

— Il y a là-dedans, fit remarquer Bonnel, un mot terrible : celui qui parle de trahison. A ce compte-là, un de nous serait coupable... Cette phrase me donne la défiance du message. Nous nous connaissons tous, et nous savons que nous sommes d'honnêtes gens. Vous êtes sûr de ce Delahodde ? fit-il en se retournant vers le sergent.

Le sergent répondit :

— Il était sous-officier dans la garnison où j'étais ; un garçon intelligent, instruit... et qui nous a été désigné comme chef des affiliations dans les régiments (1).

— Croyez-vous, citoyens, s'écria Bonnel, que des révolutionnaires doivent

(1) Mouchard, par la suite démasqué, a laissé un livre : *Les Sociétés secrètes et le Parti républicain de 1830 à 1848*, extrêmement curieux. (Lanier, éditeur, rue de Bussy, 1850.)

obéir, les yeux clos et les oreilles bouchées, à un conseil venu de loin, et qu'on soit tenu d'accepter des contre-ordres qui jurent avec la fièvre dont le pays est dévoré ?

Le garçon au masque fragile, à la tête maigre, aux cheveux ras, fit un signe qui voulait dire : Non !

Deux ou trois autres encore semblèrent approuver Bonnel, dont l'accent indiquait l'envie de passer outre.

Mais le plus grand nombre parla, comme avait fait l'officier, de la discipline ; du respect de la consigne ; de la nécessité de ne pas mettre des canons de fusil comme des bâtons dans les roues, en travers des renseignements et des opinions de ceux de Paris, qui tenaient le commandement et les rênes de la grande conspiration républicaine...

— Juliard, que dites-vous ?

— Oh ! moi, vous le savez bien, je suis un irrégulier, et j'ai plus envie de rire au nez des chefs que de les écouter ! Donc je pense que, dès qu'il y a pré-

texte à faire parler la poudre, il faut le saisir par le pan des redingotes ou par le pan des blouses ! Je ne crois guère qu'à une propagande...

Il fit le geste d'épauler et de mettre en joue.

— Nos centurions, nos décurions de Sociétés secrètes, qu'est-ce que cela signifie ? Quelle farce, et quels farceurs, si ce sont eux qui détiennent dans leur poche la défense ou la liberté de se jeter au milieu de paysans affamés, pour les mettre en ligne contre les soldats !

Il blessait le respect du vocabulaire orthodoxe incrusté dans les cervelles de la plupart, et il y eut, contre lui, un murmure de colère.

La querelle du capitaine et de Bonnel recommençait. Les hommes du *National* ou de la *Réforme* allaient se reprendre à partie.

Mais encore un incident imprévu détourna l'orage.

L'homme qui donnait asile aux conjurés entra tout à coup et annonça

d'une voix émue que le commissaire de police approchait avec le procureur du roi de Châteauroux.

— Ils sont seuls ?

— Oui; mais j'ai aperçu sur la lisière du bois un rassemblement de pantalons rouges.

— Nous allons être arrêtés ! dirent-ils tous en même temps.

— Non; puisque vous avez cinq minutes d'avance sur les magistrats et une demi-heure sur les soldats.

Il indiqua par où il fallait passer.

— Où nous rejoindrons-nous ? Abandonnons-nous la partie ? demanda Bonnel.

— Il n'y a rien à faire, puisque nous sommes découverts. Il n'y a qu'à se garer des gendarmes et à attendre le moment de recommencer.

— De recommencer, quoi ? fit Juliard ricanant.

Celui qui avait parlé le regarda d'un air irrité; mais Juliard soutint le regard et le pli de sa bouche resta amer et dédaigneux.

— Vous ne sortez pas? lui dit le capitaine.

— Je reste avec ce « civil », répondit Juliard en montrant Bonnel, qui, au lieu de chercher le chemin du salut, s'était assis et demeurait là, immobile, la tête penchée, les yeux à terre.

Le capitaine s'arrêta un moment sur le mot de Juliard, qui crut que, cette fois, le *National* allait répondre à la *Réforme* en montrant son épée.

Mais la réflexion prit le dessus dans l'esprit étroit de l'officier.

Au lieu d'un geste impertinent, il salua d'un geste grave et triste, puis s'éloigna.

Juliard et Bonnel restèrent seuls.



VII

Le docteur rompit le silence.
— C'est à se brûler la cervelle!... Les uns reculent, les autres trahissent... Quel est celui qui a trahi ?

— Vous chercherez plus tard, échappez-vous d'abord, dit l'avertisseur.

Bonnell ne bougeait pas.

Juliard s'approcha de lui : il venait de se frapper le front et de trouver une idée... une bonne idée !

— Nous avons de quoi soutenir un siège avec les fusils et les munitions qui sont ici. Si nous tirions sur ce commissaire et ce procureur du roi?... Si nous descendions quelques lignards?... Si nous plantions ça à la fenêtre?... ajouta-t-il en sautant sur une écharpe rouge. Si nous nous faisons tuer là-dessous ?

— Vous êtes fou! cria le maître de la maison en lui prenant le bras et en le tirant dehors.

— Oui, nous sommes fous, mon pauvre Juliard, dit Bonnel en se levant. Nous ne pouvons pas, de désespoir, faire exterminer cet homme et les siens!... Nous ne pouvons pas, non plus, faire de notre mort un prétexte à l'arrestation des vivants.

Il se tourna vers l'hôte.

— Granger, vous avez eu du dévouement et du courage. Nous ne vous en récompenserons pas en aggravant les périls que vous courez déjà. Nous vous remercions, au contraire, malgré l'occasion manquée, malgré les nouvelles de trahison...

Il lui tendit la main.

Juliard aussi lui dit adieu, et ils partirent.

Abrités derrière un arbre, ils interrogèrent du regard la campagne où l'on remarquait sur la gauche une tache noire, c'étaient le procureur et le com-

missaire; et, dans le fond, une tache rouge, c'étaient les soldats.

— Prenons par le fourré, dit le docteur.

Et ils s'engagèrent dans un fouillis de buissons morts et de grandes herbes d'hiver, se baissant pour n'être pas vus.

A une minute, cependant, le docteur releva la tête pour regarder autour de lui.

Comme un éclair, un coup de feu fulgura.

Juliard, se relevant à son tour n'aperçut plus Bonnel.

Celui-ci s'était abattu de tout son long, avec un trou, comme une cocarde rouge, au front. Il poussa un gémissement et dit :

— J'ai une balle dans la tempe.

Il était étendu sur la terre noire, pâle autant qu'un cadavre.

Une petite flaque d'eau était près de là, luisante comme une cassure de miroir. Juliard y trempa ses mains et vint les appliquer sur le front du vieil-

lard, qui eut un soupir d'aise, ouvrit à demi les yeux et les lèvres, pour retomber, une seconde après, dans le mutisme et l'immobilité!

Mais le cœur battait toujours : la vie n'avait pas fui, la peau était chaude encore.

Malheureusement, l'air était glacé, le froid du ciel et le froid de la mort allaient se marier ensemble pour achever ce blessé.

— Que faire ?

Juliard n'avait pas songé au risque de se tenir à découvert, pendant qu'il allait et venait de la petite mare à l'agonisant ; il n'avait pas pensé aux récidives pouvant venir du coin mystérieux d'où était partie la première balle.

Mais quand il résolut d'emporter Bonnel, il dut se redresser de toute sa taille.

Alors il eut le frisson de ceux qui croient qu'on va les tuer.

Mais rien ne bougea autour de lui, et le silence resta profond et triste, dans la plaine et sur la forêt.

Il défia le péril, tint sa tête haute comme une cible, pour savoir tout de suite si l'on allait tirer, et s'il devait tomber lui aussi.

Dans sa conviction qu'il était visé et marqué d'avance, il prit figure d'attaque, aspira à pleins poumons le vent, eut l'air de menacer le meurtrier invisible... et attendit.

Mais l'air ne fut pas écorché par la poudre ; Juliard ne vit rien, n'entendit rien.

Il regarda du côté des soldats, instinctivement. C'était un geste machinal et inutile, car ils étaient trop loin pour l'atteindre, trop loin pour avoir tenté de mettre quelqu'un en joue : ce n'était pas de chez eux qu'avait pu arriver le plomb.

D'ailleurs, la vivacité de l'explosion indiquait qu'on avait tiré de près.

Il renouvela son enquête muette, sonda de nouveau l'horizon.

Le procureur du roi et le commissaire avançaient lentement, vêtus en bourgeois, bardés de solennité, et sui-

vis de tout un fretin de justice en re-dingotes râpées, fretin que l'homme qui avait donné asile aux conjurés n'avait pu voir.

A droite, du côté où le meurtrier devait s'être mis à l'affût, le terrain paraissait désert et libre, mais vide aussi. Pas une cabane proche où porter le fardeau humain.

Juliard prit parti.

Tant pis ! Il allait retourner dans la maison dénoncée. En effet, il ne s'agissait plus d'avoir peur de la prison pour Bonnel ensanglanté : il s'agissait d'essayer de lui sauver la vie !

Une impulsion lui vint.

Au lieu de se dérober au commissaire et au procureur en marche contre les républicains, il alla au devant d'eux en criant de loin : « Au secours ! »

Il les appela ainsi, par deux fois, prenant soin de montrer qu'il était désarmé, levant les bras, la tête nue.

Quand il fut proche, il sauta au devant des explications :

— Faites-moi prisonnier, ça m'est

égal, mais sauvons l'homme qui râle.

Les magistrats avaient paru tout effrayés quand il avait couru de leur côté, mais l'attitude de Juliard les rassura sans éclaircir le mystère.

Ils avaient entendu le coup de feu.

Quand avait-il été tiré ? Par qui ?... Ils l'ignoraient.

Leurs explications prouvèrent que ce n'était point à leur instigation, ni sur leur ordre, qu'un fusil avait été braqué.

Juliard avait eu raison de préférer consoler l'agonie du vieillard plutôt que de trouver la liberté dans la fuite. Car, lorsqu'il eut ramené les magistrats et leur suite devant le corps étendu parmi les feuilles sèches, la main qu'il avait tenu à serrer se crispa... Bonnel cherchait à faire comprendre qu'il demandait à garder son compagnon de complot et de danger près de son lit de douleur ou de son cercueil.

Juliard décida qu'il ne s'échapperait point.

Il en eût décidé autrement, du reste, que c'eût été trop tard.

A un moment, il avait cru qu'une voix lui glissait à l'oreille, ces deux mots : « Sauvez-vous ! »

Mais il voulait ne pas abandonner Bonnel, il voulait dire à revoir au mourant.

Le sentiment de générosité humaine qui avait amené sur les lèvres d'un des magistrats ce conseil de fuir, parce qu'il tenait pour deux hommes de cœur Bonnel et Juliard, tout républicains et conspirateurs qu'ils étaient, dût s'éteindre pour lui laisser « tirer le glaive de la loi », comme il le dit plus tard.

Car il avait entre les mains un ordre d'arrêt et de perquisition atteignant tous les conjurés, Bonnel et Juliard en tête, menaçant aussi le domicile où ils s'étaient assemblés.

Dans les champs, avec le ciel gelé pour seul témoin, il avait pu mentir à son rôle; mais c'était fini maintenant.

Parmi ceux qui le suivaient et qui avaient, au premier abord, mine de clerks ou de greffiers, il y avait deux agents de la police de sûreté de Paris

dont l'un tira un signallement de sa poche, le fit passer sous les yeux des autorités, tout en dévisageant Juliard.

— Au nom de la loi...

Juliard ne le laissa pas finir.

— Mais pendant que vous parlez de votre loi, il meurt, lui!

Il entraîna tout le monde vers la place où le gazon, brûlé par le givre, était gommé de sang.

— Qui a tiré? murmurèrent les hommes de justice, en prenant des airs réfléchis.

— On cherchera après! Soignons d'abord celui-ci. Qu'on coure chercher un médecin!... Et nous, transportons-le dans la maison!

Mais les gens de police semblaient occupés d'autre chose.

Ils s'arrangeaient pour toujours tenir Juliard entre eux deux, comme entre les deux pointes d'un compas.

Juliard voulut se dégager: il alla droit aux hauts fonctionnaires.

— Messieurs, dit-il, je vous donne ma parole que je n'essaierai point de m'é-

vader. Je vous demande en échange de me laisser libre le temps qu'il faut pour veiller le blessé... Je suis votre prisonnier. Lui aussi, paraît-il; mais la mort vous le volera, prenez garde! Vous perdrez votre proie. Moi, je perdrai l'homme que j'ai connu le plus digne et le plus brave dans le monde.

L'émotion lui coupa la parole.

Le procureur fit un signe aux agents, en montrant Juliard : un signe qui voulait dire qu'il acceptait.

Juliard remercia par un salut muet et retourna tout entier à Bonnel.

Il essaya de le soulever. Le corps était lourd.

— Aidez-moi.

Tous s'attelèrent à la triste besogne, même les policiers dont la mine basse eut, pendant un moment, une lueur de dignité.

— Un médecin! répétait Juliard.

— On est allé le chercher.

Le blessé avait complètement perdu connaissance.

On n'eut pas à souffrir de ses plaintes; il était comme une masse insensible entre les bras qui le portaient. On revint vers la maison.

Elle paraissait déserte. Le maître avait disparu; mais on trouva la femme et la fille tout au bout du bâtiment.

Leur allure était tranquille, leur visage calme, quand on les découvrit, l'une tricotant, l'autre rangeant son linge dans l'armoire, comme si de rien n'était. La descente de justice se présenta comme une entrée de voyageurs qui ont besoin d'un renseignement ou d'un verre de vin, qui veulent se rafraîchir ou demander leur route.

Mais dès qu'on prononça le mot de loi, et que le magistrat, le menton haut dans sa cravate blanche, parla de complot et de complicité, elles parurent terrifiées.

— Où est votre mari?

— Mais il doit être sur le devant, répondit la femme en tremblant.

— N'avez-vous pas entendu un coup de fusil? dit à brûle-pourpoint, et

comme s'il voulait faire balle avec la question, le procureur du roi, se plaçant soudain devant elle.

Les policiers sondaient du regard les yeux des pauvres femmes.

— Oui, répondit la mère, nous avons entendu un coup de fusil. Nous avons pensé qu'on venait de tuer un lapin, comme ça arrive souvent dans le voisinage.

— C'est le bon temps de la chasse, maintenant, murmura la fille.

Les autres n'insistèrent plus.

Ils s'écartèrent pour se consulter.

— On nous a recommandé, vous savez, la plus grande circonspection dans nos démarches, dit le procureur du roi, en hochant la tête gravement.

— Oui. On dirait même qu'on voudrait s'arranger de façon à prévenir les conjurés... si conjurés il y a. Ils pouvaient nous voir venir de loin! ajouta le commissaire avec un sourire.

— Je n'avais pas à pénétrer les intentions de ceux qui nous ont mis en mouvement, mais à suivre l'esprit de

la circulaire confidentielle qui m'est parvenue, objecta son interlocuteur.

Il disait cela de l'air d'un homme qui souhaite une approbation, ou un conseil.

Le commissaire s'inclina, mais répondit, en appuyant sur les mots :

— Aussi le mieux est-il, je pense, de constater le moins possible par nous-mêmes et de laisser au parquet de Paris le soin de diriger les opérations quant à cette échauffourée, ces mandats d'arrêts... et la complication de ce nouvel événement.

— Oui, ce mystérieux assassinat!

— Voilà un terme à éviter je crois, observa en baissant le ton le commissaire, qui semblait décidément dominer, de sa finesse ou de son autorité cachée, le procureur du roi sentencieux et solennel.

Il continua d'être solennel dans la forme, mais au fond, il sembla être acquis au système de réserve.

— Je vais envoyer un exprès chez M. de Maillet, et nous ne ferons rien de

précis avant qu'il ait jeté son avis dans la balance.

— Parfaitement... En attendant, votre opinion n'est-elle pas qu'il faudrait éloigner tout l'attirail de police et faire à Juliard situation en règle de prisonnier sur parole ? Il ne s'en ira pas. Il restera pour soigner son ami blessé. Nous laisserons seulement quelqu'un auprès de lui et de l'agonisant, un gardien pour la forme.

Au bout de dix minutes, il avait été fait suivant la volonté du procureur du roi, inspirée par le commissaire.

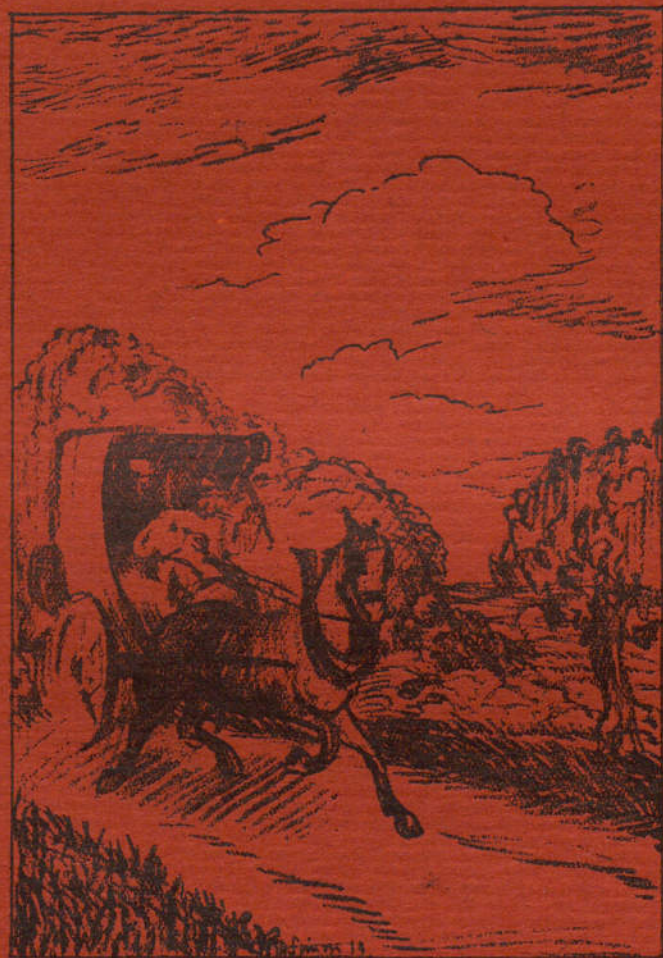
Quand on avait demandé à Juliard de renouveler ses promesses, il avait, en réponse, montré Bonnel inanimé, et avait ajouté avec un sourire pâle :

— Je ne m'en irai toujours pas avant la fin !

Il y eut un moment de silence.

— Il faut pourtant bien faire les constatations légales nécessitées par le meurtre ! monologua le procureur.

Le commissaire répliqua en sourdine :



— Je vais charger un de mes agents de ce soin... A mon accent seul, il comprendra qu'il doit biaiser, faire languir, ne rien brusquer; tout voir, peut-être, mais se taire, jusqu'à ce que nous ayons reçu des instructions nouvelles. Je vais aussi donner ordre à ceux qui resteront dans la maison de ne pas faire de zèle, tandis que vous allez éloigner tout le monde, excepté ceux dont je parle...

— C'est bien entendu, approuva le procureur du roi du ton d'un homme à qui on ne dicte pas une idée, mais qui en est toujours le promoteur.

Une heure après, il ne restait plus rien du gros de la bande. Le procès-verbal était fait. Procureur du roi et commissaire s'étaient transportés chez le maire, non loin de là, et une lettre était adressée à M. de Maillet, lettre rédigée par le procureur et mise sous enveloppe par le commissaire.

Ce commissaire au regard fin, à la voix piquée d'ironie, aux mains souples, avait su, tout en guignant de coin le magistrat, son supérieur raide et grave,

glisser un mot de son crû dans le pli officiel : si bien que le messenger emporta deux notes au lieu d'une vers la maison de plaisance où devait se trouver M. de Maillet.

On avait reculé la ligne de pantalons rouges, là-bas, au bout de la plaine.

Et, dans cette campagne où venait de passer la mort, où avait eu lieu une manœuvre de justice en quête d'une conspiration, on n'entendait plus que la voix de Juliard qui réclamait le médecin avec des gestes d'impatience et de désespoir, frappant le plancher du talon, courant à la fenêtre, essayant d'attirer de sa prunelle tendue, et de sa main crispée, ce secours qui n'arrivait pas!

A la fin, on annonça un officier de santé de la commune voisine.

Il avait justement été infirmier, puis élève, dans les hôpitaux militaires. Il avait passé en Afrique et connaissait les blessures des armes à feu.

— Y a-t-il chance de salut? demanda Juliard.

L'autre ne répondit pas, regarda encore la plaie, appuya l'oreille contre la poitrine où du sang était descendu en rigole, et dit :

— On peut le tirer de là!

Juliard lui prit les mains.

— A condition qu'il soit tranquille comme un enfant, que pas une émotion ne vienne aggraver la fièvre, quand il reviendra à lui... et ce n'est pas ce que j'ose espérer.

— Vous savez dans quelles conditions il se trouvait, qui il est?

Un signe affirmatif.

— Cela ne me regarde pas. Seulement je devine ce qui se passera dans cette tête quand elle pourra se relever et penser. Or, si la cervelle, qui est là-dessous, bout de désespoir ou de douleur une minute, l'homme est mort!

Son geste souligna le diagnostic; mais, en même temps, il prit sa trousse, en tira ses outils.

— Aidez-moi à le tirer de côté, dit-il.

On plaça le patient du mieux qu'on put.

— De l'eau, des linges. Bien.

Et il entama la besogne.

Mais au bout d'un instant il se releva, s'essuya le front.

— Il faudrait que Bretonnier se chargeât de l'opération. Je ne suis pas assez fort... Je jette mon tablier aux chiens ! dit-il dans son langage d'ancien troupier, avec un accent de douleur et de regret qui faisait peine.

— Est-ce qu'on peut attendre que vienne celui dont vous parlez ? demanda Juliard.

— Sans danger : la vie est encore là-dedans, on l'entend, on la voit. Écoutez le souffle, voyez ce frémissement des paupières. J'en répons, pour deux heures encore, avec les garanties que je vais prendre.

Il n'eut pas deux heures à attendre.

L'express envoyé par le procureur du roi à l'homme influent, dont on avait besoin de savoir les intentions, cet express-là avait marché vite, il paraît, car on vit tout à coup survenir une

voiture qui amenait au grand trot le secrétaire de M. de Maillot, en compagnie du docteur Bretonnier lui-même.

On s'étonna, dans la maison muette, de cette coïncidence et de cette rapidité. Mais on fut plus surpris encore quand on sut que le procureur du roi et le commissaire (après visite du secrétaire chez le maire où ils étaient installés, et cinq minutes de conversation) avaient repris le chemin de Châteauroux, déléguant leurs pouvoirs à un substitut que les nouveaux venus avaient amené avec eux.

Pourtant, le secrétaire était un simple particulier ; il ne remplissait pas une fonction, n'avait droit ni sur les choses, ni sur les gens ; et tout en ayant l'air de reconnaître Juliard, il ne fit pas ombre d'allusion aux événements ni à la situation légale dans laquelle s'étaient trouvés, et se trouvaient encore, ce prisonnier sur parole et ce blessé inanimé.

Il salua au contraire avec respect

Juliard, qui resta muet et réservé. Car lui aussi avait reconnu l'arrivant.

C'était l'ancien condisciple, le camarade intime, l'ami de jeunesse du docteur Bonnel. Mais il ne l'avait pas suivi sous le drapeau rouge; il était, lui, pour le drapeau blanc. Il croyait au roi, à Dieu, à la force, au dogme, à la fatalité de la misère, à l'esclavage nécessaire du peuple.

Il y croyait sincèrement, de l'avis de Bonnel, qui n'avait pas rompu avec lui et se contentait de rire de ses dogmes quand il le rencontrait.

Même, de temps à autre, il avait eu recours à son intervention, pour obtenir la levée de poursuites contre quelques pauvres, accusés de braconnage, de vol de bois mort, M. de Maillet écoutant volontiers les requêtes que lui présentait son *alter ego* Albert Delcamp.

Il y avait, en un mot, un abîme entre les idées des deux anciens condisciples; mais, depuis trente ans qu'ils avaient l'âge d'homme, ils n'avaient

point trouvé, dans leur vie privée, l'occasion de se mépriser et de se haïr, tout en ayant bien des fois l'occasion de se combattre : Bonnel prêchant l'athéisme, tâchant de détourner les morts du chemin de l'église, toujours indiscipliné et résistant aux lois; Delcamp bataillant depuis toujours dans le journal catholique de la localité, ayant même conquis, par l'âpreté de sa foi et de son talent, une place dans la presse militante de la capitale.

Il allait à Paris souvent, étant libre et assez riche pour n'exercer son métier d'avocat que lorsqu'il y avait un coup de clairon à donner au nom de ses croyances, mais il exécrait ce Paris impie, rieur et stoïque, insulteur de processions et amateur d'attroupements.

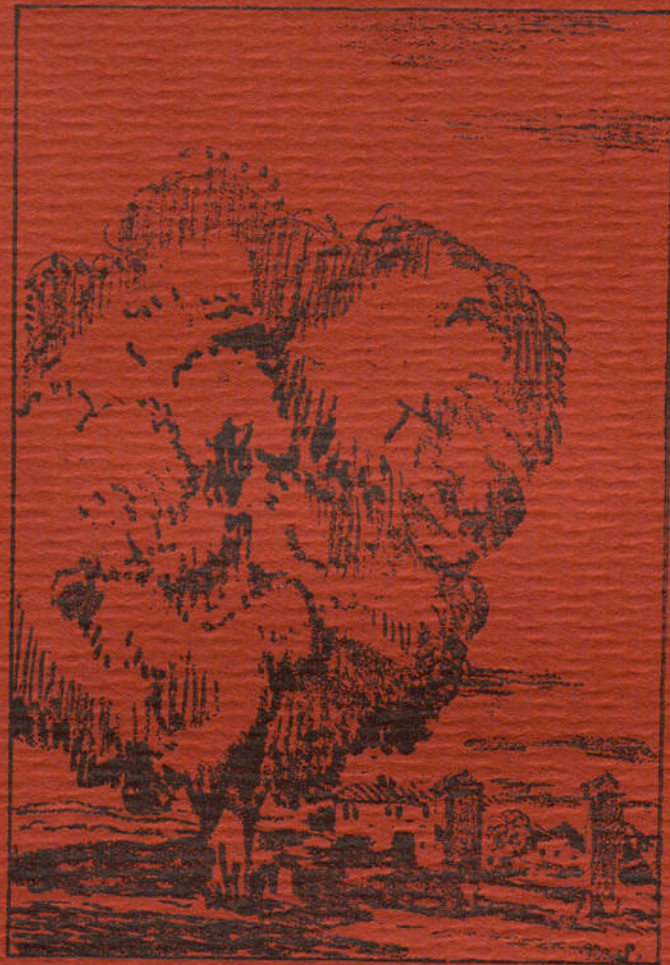
On savait que lui et Bonnel s'aimaient quand même, et la distance qu'il y avait entre leurs camps donnait la mesure de l'estime qu'ils devaient nourrir l'un pour l'autre, ainsi désunis par l'esprit, et, malgré tout, réunis par le cœur!

Les souvenirs de famille y étaient pour beaucoup.

On avait étudié ensemble. Le printemps de leur vie avait été imprégné des mêmes parfums, que leurs mains, restées jointes pendant les années d'école, avaient conservés longtemps encore, malgré que l'un eut manié l'encens, l'autre la poudre.

Le docteur Bretonnier était un praticien d'élite dont le renom avait dépassé les limites de la contrée, mordu même sur Paris. Mais il aimait son pays, et n'avait pas voulu le quitter, se contentant de sauter dans une diligence pour aller au bout de la France donner des consultations, auxquelles les princes du bistouri l'appelaient. Puis il revenait vite au bercail, heureux quand il revoit le grand arbre qui montait la garde à l'entrée de la route au bout de laquelle était sa maison — vers qui les angoissés se tournaient et couraient, quand le mal se mettait à meurtrir quelqu'un sous leur toit.

Il ne croyait à rien, celui-là, qu'à la



Science : à son métier plutôt. Il en avait l'amour immense et profond, et prétendait qu'il n'avait jamais trouvé le temps de devenir cagot ou athée, ayant à charcuter la viande humaine.

Mentait-il ou disait-il vrai ? On l'ignorait ; mais la clientèle pieuse et riche se gardait bien d'insister, toute heureuse d'avoir cette force de guérison à portée de sa bourse, enchantée aussi qu'il ne prit pas position dans la lutte, et ne mit pas au service des mécréants son renom et sa popularité.

A la première nouvelle de l'événement, Delcamp avait songé à aller trouver M. Bretonnier qui, comme tout le monde aimant Bonnel, était accouru, non pas seulement avec l'ardeur d'un confrère allant au secours d'un confrère, mais aussi avec l'émotion que donne l'envie de disputer à la mort un homme de cœur.

La consultation eut lieu, Bonnel n'avait pas repris connaissance.

— Pouvez-vous le sauver ? demanda Delcamp.

— Grâce à monsieur, dit Bretonnier en se tournant vers l'officier de santé qui se tenait modestement derrière lui; grâce à monsieur, tout est en ordre, je me trouve en face de précautions sages! Oui, monsieur, vous avez fait ce qu'il fallait; il s'agissait d'attendre : il faut travailler maintenant.

— Peut-il arriver qu'il meure pendant l'opération?

— S'il peut arriver que je le tue?... Non, je ne le crois pas... Mais qu'il revienne pour des années à la vie, c'est autre chose! fit-il, un pli d'inquiétude entre les sourcils.

Il se mit à l'ouvrage, aidé de l'officier de santé, aidé de Juliard, qui lui passait les linges, de l'eau, qui essuyait le sang là où il coulait.

A un moment, il voulait quelque chose d'oublié : une poche où enfermer de la glace qui fondrait, en larmes sur le trou de la blessure, quand il serait temps.

Du même saut, on ferait bien de passer chez le pharmacien. Il n'avait

pas le temps d'écrire tout au long ce dont il avait besoin. Il le dit de vive voix.

— Monsieur, fit-il, en s'adressant à Juliard, courez-y donc vous-même. Vous saurez mieux qu'un autre vous expliquer et obtenir ce qu'il nous faut. Vous entendez?..

— On peut laisser sortir monsieur; il est prisonnier sur parole.

Les hommes postés là obéirent. Ils avaient été choisis par le commissaire, qui leur avait fait la leçon, et Juliard partit.

Quelque temps s'écoula.

— Il ne reviendra pas, se disaient à l'oreille les agents.

A l'instant même, Juliard reparut avec des fioles, des bandes de toile. Il se remit au service de Bretonnier et de l'officier de santé, tout simplement, comme si ne balançait pas, au-dessus de sa tête, l'épée de Damoclès de la justice; se préoccupant seulement de faire le moins gauchement possible son métier d'infirmier improvisé.

IX

LE docteur Bonnel a les yeux ouverts. Ils brillent sous le bandeau de toile maculé de sang qui encercle son front troué. La balle n'était pas à la tempe; la sensation première avait trompé la victime. Aussi le docteur Bretonnier a-t-il pu le rappeler à l'existence.

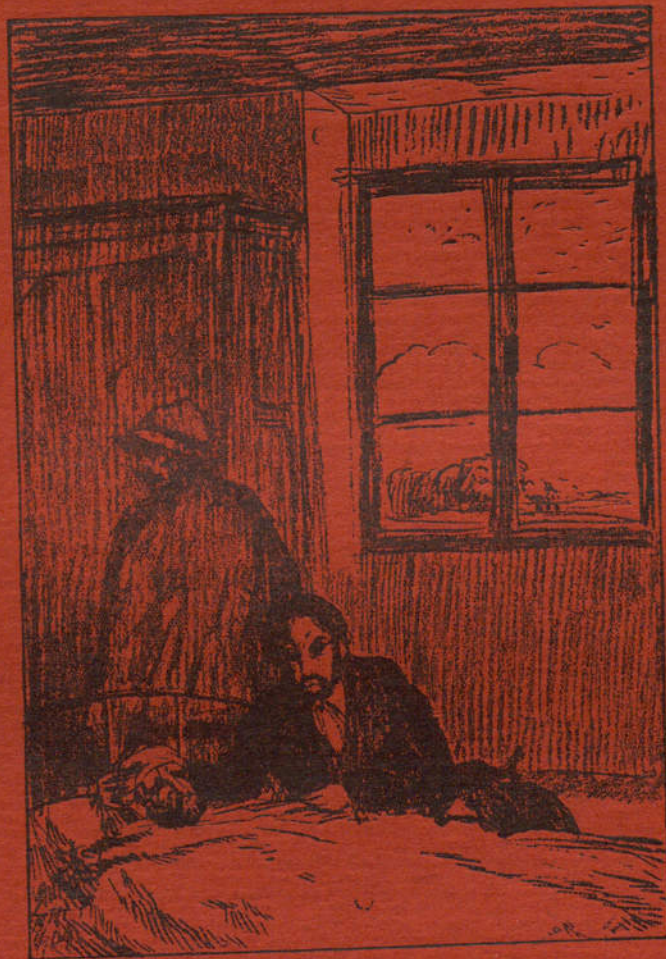
— Est-ce pour longtemps ? avait demandé Bonnel en revenant à lui.

— Ce serait un miracle. Vous ne croyez pas aux miracles ?

— Non.

Un non éclairé d'un sourire blême sur une bouche plissée par le mal.

— Il n'est pas sûr que la science ne fera pas ce que vous croyez le ciel incapable de faire... Mais, en tout cas, vous



avez des heures devant vous... Et les médecins vont vous laisser, fit-il, en joignant l'acte à la parole, en s'écartant du lit.

— Notre besogne est faite, reprit-il. Je ne m'éloigne pas, mais vous n'avez plus besoin de nous pour trouver la force de réfléchir et de parler... Votre main ?

Il avança la main; et l'officier de santé s'approcha à son tour pour serrer les doigts du vieux Bonnel.

Delcamp était contre la fenêtre. Il ne sortit pas avec les autres et se contenta de les saluer, mais il s'avança vers Bonnel, et d'une voix basse et grave, dit :

— Il faudrait que nous fussions seuls un moment.

Son accent était si pénétrant, sa volonté paraissait si nette !

Bonnel, d'ailleurs, ne refusa pas.

Tournant, au contraire, vers Juliard ses yeux fiévreux, il fit, du regard, signe d'acquiescement, trouva même la force d'ajouter :

— Si je sens la mort venir, je vous promets de vous appeler...

Juliard sortit, laissant l'athée et le croyant face à face, dans cette chambre où le travail des chirurgiens avait mis partout des taches rouges et gluantes ; où le tic-tac régulier d'une horloge de bois insultait le souffle détraqué et rauque de l'opéré.

Delcamp prit une chaise et vint se placer près du chevet.

— Tu ne mourras pas, je pense, fit-il d'une voix ferme ; tu ne mourras pas ; il faut plus de plomb que tu n'en as reçu pour abattre un lutteur de ta trempe. Puis la chance a voulu que Bretonnier fût là et que j'eusse l'idée de l'amener. Il te sauvera.

Bonnell hocha la tête.

— Il te sauvera, reprit Delcamp, à condition que ton sang ne se brûle pas dans tes veines au souvenir de cette émeute manquée, de cette déroute, de cette trahison...

Un nuage de douleur passa sur les yeux du blessé, et un frisson secoua

tout son corps, sous la courte-pointe à fleurs qui le couvrait comme un manteau de cavalier.

— Eh ! bien, je suis venu pour écarter le danger de la trahison, de la déroute, de l'émeute manquée.

Bonnell le fixait. Delcamp s'arrêta un moment.

— Tu sais, reprit-il, ce qui t'attend, ce qui attend Juliard, et tous les autres qui m'importent peu, mais à qui tu tiens et que tu voudrais savoir sauvés?... Vous serez tous compris dans des poursuites qui mèneront les uns à la réclusion, les autres au bagne, qui en mèneront aussi quelques-uns à l'échafaud...

Le blessé eut un mouvement qui tendit et empourpra son pansement.

— Je te le dis d'un seul trait pour que tu aies l'émotion d'un seul coup. Remets-toi, et comprends.

Bonnell balbutia :

— L'échafaud ? Le bagne ?...

— Oui, les galères, la guillotine ! Voilà pourquoi je suis accouru... Crois-tu que

moi, qui sais ce que tu vaux et quel homme tu fais, je voudrais voir tes cheveux blancs tomber sous le ciseau du coiffeur des forçats, ta vieillesse passée dans les supplices?... Mes préceptes m'ordonnent d'être impitoyable pour qui s'insurge, et de marcher d'accord avec ceux qui veulent tuer l'idée de République en déshonorant les républicains. Mais mon amitié m'ordonne de venir à ton secours, de t'emporter hors du chemin où toi et les tiens vous vous êtes engagés... Je savais quel rôle vous jouiez; je t'ai fait suivre pas à pas, toi, André, ce fou de Juliard! On devait vous arrêter tous!... Vous avez été bel et bien trahis, comme le dit une lettre qui vous a été lue...

Le visage de Bonnel s'anima, il voulut poser une question.

Delcamp la prévint.

— Inutile de s'attarder à ces hontes, dont je ne connais d'ailleurs que la moitié... Si on ne vous a pas tous saisis sur place, c'est que j'avais manœuvré secrètement pour obtenir l'avortement

de votre conspiration, sans que les conspirateurs fussent appréhendés... puisque tu étais leur chef. J'ai peut-être eu tort. Si tu avais été sous clef, tu n'aurais pas reçu ce coup de fusil... D'où est-il parti? Je l'ignore. Mais notre volonté n'y est pour rien. Nos hommes n'avaient pas cette consigne, je te le jure!... Il doit y avoir quelque méfait individuel tout d'un coup conçu et commis sous le couvert du complot public. Inutile encore de perdre du temps à l'examen du passé... Mieux vaut arriver au but... Peux-tu me suivre?

Le malade indiqua par le jeu de ses paupières qu'il tenait à entendre et qu'il était prêt à écouter.

Delcamp reprit la parole.

— M. de Maillet est tout puissant, tu ne l'ignores pas. Grâce à sa fortune, à ses relations, à ses parentés superbes, il est, du fond de la coulisse, le grand maître de l'avenir judiciaire d'une centaine de magistrats en robe noire ou en robe rouge; il est, de par l'amitié du roi, l'inspirateur de la politique que

suit le Parquet, que le ministre de l'intérieur même copie en ayant l'air de la diriger. Il est de la grande école des hommes d'Etat, implacables quand il le faut, mais généreux (par bonté ou calcul) pour l'isolé qui a eu du courage et qui est vaincu. Il m'accordera ta grâce.

— Ma grâce? murmura Bonnel, frémissant. Une grâce à un cadavre!... Les hommes d'Etat!...

Une grimace de mépris lui agitait toute la face, et un rictus d'ironie lui tordait la lèvre.

Delcamp laissa passer, tranquille, cet éclair de dédain, ce soubresaut de dégoût. Il reprit, calme et froid :

— Je n'insiste pas... J'ai dit cela parce que je devais te le dire, par amitié; je l'ai dit surtout parce que je ne pense pas comme toi sur l'orgueil humain, moi qui suis dans le camp adverse... Je regarde l'orgueil du convaincu comme dangereux pour la cause que ce convaincu défend. L'Eglise a été forte, parce qu'elle a su baisser le front quand

il le fallait, quitte à relever le bras dès que les autres la croyaient endormie et résignée... Les partis politiques font de même... Tu ne le crois pas? C'est bien... Mais il y a une autre question, question intime, question qui te tient au cœur : il y a André, André, ton fils adoptif, qui va être poursuivi, incarcéré, si je ne prends des mesures pour qu'il ne le soit point. Je prendrai ces mesures, je le tirerai de ce mauvais pas... Sa vie ne sera point finie avant qu'elle ait commencé, comme celle de tant d'enthousiastes de dix-huit ans, qui ont été, par les hasards des conspirations, jetés, à peine au sortir du collège ou de l'école, entre les quatre murs d'une prison centrale ou d'une forteresse d'Etat... où s'est fané le printemps de leur jeunesse.

Le blessé scrutait Delcamp des yeux. On voyait qu'il essayait de deviner la pensée qui animait ce chrétien, ce royaliste.

De son côté, Delcamp prenait l'air plus grave, semblait moins impassible et paraissait hésiter.

Il n'était point homme pourtant à reculer, et il ne languit pas longtemps devant l'obstacle.

Il redressa la tête, raffermi sa voix, et fixa Bonnel.

— Donc, André sera sauf, je m'arrangerai aussi pour que tous ceux que tu as entraînés échappent à la prison et au supplice. Mais si je m'impose ce renoncement à ma théorie du châtement, en retour, au nom de mes doctrines, au nom de ma foi... je prends le droit de réclamer une compensation.

Il fit halte de nouveau, tout ferme qu'il fût, mais ce ne fut l'affaire que d'un moment.

— Bonnel, si tu meurs, confie-moi le soin de veiller sur André, dit-il tout d'une traite et en scandant les mots.

— Pour en faire un prêtre ?

Bonnel avait rassemblé toute son énergie pour arriver à tirer ces mots de sa gorge étranglée par la douleur.

Delcamp se leva et, le front haut, répondit :

— Je ne mettrai pas le genou sur son

âme, je ne la forcerai pas à plier sous moi. André n'est plus un enfant, c'est un homme : toi-même l'as jugé comme tel, puisque tu l'as associé à tes projets de combat... Il me repoussera, si les idées que tu lui as inspirées lui paraissent préférables à celles dont il m'entendra prendre la défense... Il n'en restera pas moins un être que j'aimerai comme je t'ai aimé malgré ton impiété et tes rébellions. Je te remplacerai auprès de lui pour ce qui est la lutte contre l'obscurité et la gêne... Il connaîtra la souffrance, quand tu ne seras plus là ! Tu es pauvre...

Bonnel balbutia quelques mots :

— Testament...

— Tu veux dire que tu lui laisses quelque chose ? Je ne le croyais pas... Mais, en tout cas, ce n'est pas ton fils. Et l'on sait que les héritages comme ceux-là sont longs et coûteux à défendre.

La figure du blessé s'obscurcit, et ses poings durent se crispier sous les draps qui bougèrent.

— Le médecin ! Juliard ! souffla-t-il.

— Est-ce que tu te sens plus mal ? demanda Delcamp soudain ému.

— Le médecin ! se contenta de murmurer Bonnel.

Delcamp alla à la porte, appela :

— Faites monter M. Bretonnier et Juliard !

Le docteur accourut vers Bonnel. Celui-ci indiqua qu'il désirait qu'on sortît son bras du lit.

— Vous voulez écrire ? demanda le docteur, qui se connaissait en gestes ultimes.

Les yeux dirent : « Oui ! »

On lui prépara le papier, on mit une plume, entre ses doigts... mais il ne put tracer les lettres.

Il fit alors approcher l'encrier, et y trempant le doigt comme un enfant, il promena ce doigt noirci sur la page blanche.

Il usa trois feuillets pour écrire cette phrase : « Je laisse à André... »

Puis le poignet se détendit, retomba...

— S'il fait encore un effort, il est perdu ! dit Bretonnier.

Tous firent silence. L'on reposa sur la table l'écritoire et le papier, et l'on remplaça le bras épuisé comme on remplace celui d'un mort.

Mais Juliard s'approcha du chirurgien et l'entraînant tout à coup dans l'embrasure de la fenêtre, lui parla à cœur ouvert.

— Monsieur, le blessé qui est là est un républicain. Il ne représente pas seulement un ami qu'on regrettera, un homme que beaucoup pleureront. Il représente la Révolution ensanglantée et agonisante ; il était un de ses chefs inconnus... Vous ne me trahirez pas, j'en suis sûr, et je ne vous apprends rien, d'ailleurs... Eh bien ! monsieur, je suis certain d'être l'interprète de ce qui reste de réflexion et de pensée sous ce crâne troué, en vous disant que, au risque de mourir dans une heure, le docteur Bonnel voudrait à tout prix ramasser de la vie pour utiliser cette heure-là... Il a peut-être un mot d'ordre, une consigne, une confidence républicaine à léguer, soit qu'il la balbutie

à mon oreille, soit que vous puissiez encore galvaniser son bras, assez pour qu'il soit capable d'écrire... Il y va de ce qui fut la croyance, l'honneur et le but de toute son existence!... Je parle peut-être en conspirateur égoïste. Mais il y a plus: il y a sur le tapis aussi l'avenir de son fils adoptif: son avenir et sa liberté... Le docteur Bonnel peut avoir des confidences intimes, sinon des confidences républicaines à faire... Je vous le jure, monsieur, je crois que s'il avait la force de vous indiquer ce que rêve son cerveau de blessé, il vous demanderait, au nom de son fils et au nom de ses principes, de le ressusciter juste le temps nécessaire pour transmettre ses volontés. Il suffira de vingt mots, peut-être. Mais il ne peut les dire. Faites-les lui prononcer, dût la résurrection d'un moment précipiter le dénouement. Accordez l'aumône de cet instant de vitalité au républicain qui va entrer dans le néant et à celui qui va filer sur les galères: à Bonnel agonisant et à Juliard prisonnier!

Le vieux docteur parut touché, mais il secoua sa tête blanche.

— Je ne puis faire que ce que je fais. Chacun est maître sur son terrain... Vous, révolutionnaires, vous vous croyez le droit de tuer et d'être tués: c'est votre affaire... Je ne vous approuve, ni ne vous blâme. J'y vois un phénomène sociologique: les phénomènes ne sont pas criminels. Mais moi, je n'ai qu'un ennemi: la mort!... Et mon métier est de la faire reculer quand je peux, même si le malade ne veut pas!... Non, je ne serai pas votre complice républicain. D'ailleurs, ce qui est illogique n'aboutit pas, et j'aurais pu vous dire tout de suite qu'il n'y a que les bondieusards, ces gens desquels vous vous moquez, qui prétendent avoir vu Jésus se promener hors de son tombeau le temps d'aider à faire une religion.

Il tourna presque brusquement le dos à Juliard et retourna du côté du lit devant lequel se tenait Delcamp.

Restant dans l'ordre d'idées où le républicain l'avait attiré, suivant encore

la pensée qui avait dicté sa réponse, pris de l'émotion du philosophe devant ce mourant entre ses deux amis, dont l'un était le partisan des surplis blancs, l'autre, un tenant du drapeau rouge, le docteur Bretonnier s'avança vers Delcamp, qui, debout, regardait au loin dans la campagne, et en qui l'on devinait le chrétien, rien qu'à sa façon de mesurer l'horizon et de fixer le ciel.

— Vous étiez l'ami de ce républicain, vous, légitimiste, son ami, malgré l'abîme qui vous séparait ?

— L'abîme est moins profond que vous ne croyez. C'était un religieux aussi, l'homme qui est là et qui, comme vous le dites, est resté mon ami malgré la différence de couleur des bannières. La nôtre est bleue, la sienne est écarlate, voilà tout.

.....



X

IL y a près de trois mois que s'est passée la scène.

Nous ne sommes plus dans la maison cachée au fond de la campagne; Bonnel n'est plus étendu sur le lit de hasard où on l'avait transporté d'abord. Mais il est toujours vivant.

Le docteur Bretonnier a accompli un miracle; il a sauvé le blessé, qui n'a pas encore échappé à tout danger — la balle a fait des siennes — mais, tout pâle qu'il est, Bonnel semble de force à résister au hasard des complications qui ont suivi la guérison extérieure.

Il est assis dans un fauteuil, près de la fenêtre, avec Delcamp, à qui il parle d'un accent douloureux.

— Tu crois donc qu'on ne fera pas

grâce et qu'on les tuera tous les trois?...
Qu'a dit M. de Maillet?

— Qu'il était inutile d'espérer!

— Il t'a dit cela, lui?

— Oui, à neuf heures du soir, en sortant du cabinet du procureur du roi.

— Il est cinq heures du matin... Et ce bruit, ce bruit qu'on entend?...

— C'est le bruit que font les aides en travaillant à l'échafaud.

Bonnel eut un geste de désespoir.

— Tu ne pouvais donc pas les sauver?

— Peut-être...

— Et tu ne l'as pas fait!

Delcamp se leva.

— J'ai sauvé les tiens!... Avais-je à épargner les autres? Vas-tu m'ôter le droit de punir ceux que je considère comme des traîtres à la société et à Dieu? Je leur pardonne, en leur donnant l'absolution; mais je débarrasse la terre de leur présence... Ils ne sont pas si coupables que d'autres, diras-tu?... Dieu saura leur faire la part juste et peser à son tribunal... Oui, on va sup-

primer trois hommes peut-être pas responsables, mais complices d'un attentat contre le pouvoir et le Code. Les textes décrètent la mort pour ceux-là. On va appliquer la peine... Je suis, tu le sais, de l'avis de Joseph de Maistre sur le bourreau.

Les coups qu'on avait entendus redoublèrent. Bonnel porta ses mains à ses oreilles comme pour les boucher, et cria :

— Ah! c'est lâche!

— Lâche!... que dis-tu là? N'ai-je pas disputé pied à pied, au péril de l'influence que j'ai et veux avoir, n'ai-je pas disputé à l'autorité ses légitimes recours contre toi, Juliard, André, tous tes amis? N'ont-ils pas pu passer à l'étranger, où ils sont en sûreté?

— C'est vrai, murmura Bonnel.

— Tu avais peur pour la vieille à la faulx et pour son fils, quoique tu ne les connusses pas; ils avaient manié d'une façon qui t'allait l'arme des révolutions. J'ai réussi à faire fuir le fils dans les bois, où les gendarmes n'ont pu le

prendre encore, parce que je protège sourdement sa sécurité de fugitif... La vieille? On voulait l'écharper, quand la troupe est venue rétablir l'ordre et que la dénonciation l'a indiquée du doigt... J'ai pu l'enlever aux bourgeois, aux soldats, en pleine rue, la faire passer pour folle, et la jeter vivante dans l'hospice des aliénés. Elle a encore sa tête sur ses épaules. Mais je ne pouvais ni ne voulais sauver ceux qui ont tué Chambert... Tu ne sais pas quelle rage a été la leur! On lui a enfoncé la fourche dans les entrailles; on lui a cassé le crâne à coups de sabots...

— Mais Chambert avait tiré le premier!

— N'importe! il faut un exemple... La tête de Chambert était si sanglante qu'elle ressemblait à un foulard écarlate... Dans un moment ce sont trois têtes qui vont saigner rouge sous le couteau... C'est horrible, mais la défense sociale l'exige.

Bonnel baissa la tête, et dit :

— Malheur aux vaincus!

Il ajouta :

— Mais Fombertot?... Fombertot et Monneron? Ceux-là ont joué leur vie pour sauver celle des victimes; ils se sont mis en travers de ceux qui avançaient la fourche, levaient la cognée et tapaient du sabot.

— C'est vrai, ceux-là eussent dû être épargnés, je l'avoue; ils méritaient l'acquiescement, presque un remerciement des juges. Dieu merci! ils n'ont été condamnés qu'au bagne!... C'est comme à la Saint-Barthélemy: tous ceux qui sont marqués d'une croix rouge ne sont pas des mécréants... Mais, pour quelques innocents qui seraient frappés à tort, le glaive de la loi ne doit pas cesser de trouer le drapeau ou les poitrines des émeutiers pris en masse. Si vous aviez été vainqueurs, vous auriez commis des erreurs tout comme nous.

— Vainqueurs?... Vainqueurs?... rêva Bonnel, se parlant à lui-même, nous l'aurions été si l'homme du *National*, le capitaine, ne nous avait pas abandonnés!

— Le capitaine Guibol, n'est-ce pas ?
Delcamp alla à la fenêtre et regarda sur la place. Un bataillon de ligne venait de se ranger là l'arme au pied.

— Le capitaine Guibol ? Veux-tu le voir ?... Tiens, là-bas, cet homme rigide et blême ?

Bonnel plongea les yeux dans le tas des pantalons rouges.

— Oui, fit-il, c'est lui... c'est lui qui va assassiner le peuple, si ce peuple pousse un cri de pitié en faveur des trois malheureux qui vont mourir !

Il ne put en dire davantage ; il s'affaissa sur lui-même, et il serait tombé si l'autre ne l'avait retenu.

— Je préfère encore un ennemi comme toi, dit Bonnel, serrant la main de Delcamp... L'église ou le peuple, le surplis ou la blouse. Mais ces porteurs de hausse-col, ces républicains qui n'aiment que les révolutionnaires aux mains blanches et les insurrections au cordeau !...

Le délire s'était emparé de lui, et il

se raidissait en montrant le poing à la silhouette de l'officier se profilant en tête de ses hommes.

Cependant, ce délire s'adoucit.

— André et Juliard marcheront encore contre ta société mal faite, et vous vous rencontrerez dans le combat. Mais tu les estimeras, n'est-ce pas, parce que ce sera la guerre ouverte, sans les hypocrisies de ces formalistes, avocats ou soldats ?... Quant à celui-ci, de l'école de Carrel, je voudrais pouvoir me traîner jusqu'à lui et le souffleter, lui cracher au visage !...

Il fit le geste, la grimace, et se redressa, malgré sa faiblesse, mais ce fut son sang qui jaillit de sa bouche, et le flot rouge ne s'arrêta pas.

— Je suis mort, dit-il... Vive la République !...

A peine put-il achever. Les lèvres et les yeux se fermèrent.

L'indignation avait détruit ce qui restait de vie dans son corps épuisé ; il avait jeté son dernier souffle, comme une injure, du côté de ce capitaine qui,

après avoir été son camarade de complot, montait maintenant la garde, au pied de la guillotine, en l'honneur du bourreau!

On entendit l'officier qui disait : « Portez armes ! » L'exécuteur arriva avec les trois condamnés, suivi de l'aumônier.

.....
Trois cadavres furent jetés au panier, et s'en allèrent sans tête à l'amphithéâtre.

Dans un coin, des gens disaient tout bas :

— C'est infâme, d'avoir exécuté ces pauvres gens !

Mais quelqu'un survint qui ne parlait pas tout bas, qui criait tout haut :

— Ils les ont assassinés ! Et ils ont envoyé mon homme au bagne !

C'était la femme de Fombertot, Marianne, qui portait Jeanne sur ses bras, et qui hurlait, et qui pleurait.

La petite ouvrit la bouche et dit :

— Grand'mère, j'ai faim !

— Au large ! crièrent les hommes de

troupe, qui voulaient retourner au dépôt sans être gênés par les sanglots des femmes de guillotins ou de galériens, et que le rata attendait à la caserne.

— Au large !



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT DIX-NEUF
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE
A PARIS, ONZE, RUE CADET





Suite des illustrations

de

MARIO SIMON

pour

LES BLOUSES

de

JULES VALLÈS























